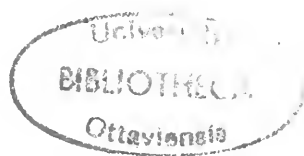


Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto



JOSEPH.
TRAGÉDIE,

TIRÉE

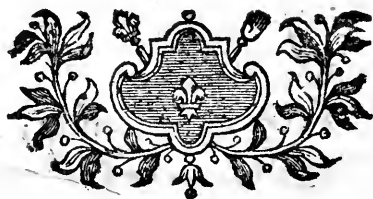
EO = 1711.

DE L'ÉCRITURE SAINTE.

Par Monsieur l'Abbé GENEST.

Charles Genest (1639-1719)

QUATRIÈME ÉDITION.



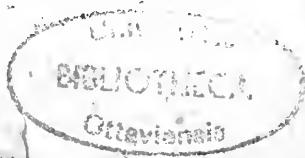
A PARIS,

Chez VALLEYRE Fils, rue
Saint Jacques, au Bon Pasteur.

M. DCC. LV.

thyard

Avec Approbation & Privilège du Roi.





ACTEURS.

JOSEPH, fils de Jacob & de Rachel.

AZANETH, femme de Joseph.

RUBEN.

SIMEON. } freres aînés de Joseph.

JUDA.

BENJAMIN, jeune freres de Joseph.

SEPT autres freres de Joseph.

THIAMIS, Egyptien, principal
Officier de Joseph.

HELY, vieil Hebreu qui avoit élevé
Joseph.

THERMUTIS, Egyptienne, confidente
d'Azaneth.

OFFICIER Egyptien.

PHARAON, Roi d'Egypte.

GARDES.

La Scène est à Memphis.

PA
51499

732 J6

1755

Coll. spec.



De la Fosse inv.

Duchange sculptit

Ego sum Joseph. Gen. 45.



A

SON ALTESSE SERENISSIME

MADAME LA DUCHESSE

DU MAINE,

SOUVERAINE DE DOMBES.



A D A M E,

*Je vous offre une Tragedie qui n'est plus
à moi. Elle est toute à VOTRE ALTESSE*

*

E P I T R E.

SERENISSIME, vous l'avez, pour ainsi dire, adoptée; vous l'avez animée par votre voix & par votre esprit. On vous a vu répandre sur elle ces charmes & cette dignité attachez à votre Personne & à votre Rang. C'est vous enfin, MADAME, qui la donnez au Public, & qui daignez souhaiter que votre Nom paroisse au frontispice de cet Ouvrage.

Vous voulez mettre le comble à tant de graces, par cette dernière marque d'une Recommandation si glorieuse. Oui, sans doute en lisant ici le nom de VOTRE ALTESSE SERENISSIME, on se ressouvendra des suffrages que vous emportiez en faveur de Joseph. On ne voudra pas attaquer ce que vous protégez avec tant de bonté. Et d'ailleurs, MADAME, on peut se faire honneur de suivre vos sentimens.

Ne sçait-on pas que les Beaux-Arts, aussi-bien que les Sciences les plus élevées, vous ont ouvert tous leurs secrets? Ignoret-on, MADAME, que vous avez entendu les Narrations des Homeres & des Vir-

giles ; que les Terences , les Sophocles , les Euripides ont rappellé devant vos yeux les plus beaux Spectacles de Rome & de la Grece ? Dans vos nobles divertissemens vous avez fait des Observations que les plus habiles Critiques estimeront comme le plus digne fruit de leurs veilles. Vous avez vérifié par vos Jugemens , ce qu'on nous a dit tant de fois ; que les Regles de la Poétique n'étoient autre chose que des Reflexions d'un excellent Esprit appliqué à juger des Ouvrages qu'on lui presente.

VOTRE ALTESSE SERENISSIME est riche de ses propres biens. Ses connoissances les plus rares sont des avantages nez avec Elle. D'où auroit-elle emprunté cette vive Eloquence qui brille sur toutes sortes de sujets , & se forme si facilement à toutes sortes de stiles ; qui nous étonne par la force du discours & du raisonnement , & nous surprend par des tours fins & délicats , par des graces toujours variées & toujours nouvelles ?

Quelle pénétration ! Quelle justesse ! Quel

E P I T R E.

assemblage ! dons précieux ! Et ce qui me
paroît tous jours le plus digne d'une louan-
ge singulier c'est que toutes les lumieres de
votre Esprit ne tendent jamais qu'à la vé-
 rité. C'est aussi le motif de ma confiance. Si
 VOTRE ALTESSE SERENISSIME
 se déclare si favorablement pour Joseph,
 il faut qu'il vous ait plu, & qu'il ait vé-
 ritablement mérité de vous plaire. Vous
 avez d'abord trouvé ce mérite dans le choix
 de mon Sujet. Vous avez jugé que cette
 Histoire où commence la Grandeur des Pa-
 triarches, porte en elle-même un caractere
 d'immortalité ; & que plus j'y conservois
 l'impression & la simplicité de mes sacrez
 Originaux, plus mon travail seroit capa-
 ble de résister au tems.

Ces sentimens ont été bien secondeZ par
 ceux d'un Prince qui n'en a jamais de con-
 traires aux vôtres. Monseigneur le Duc du
 Maine en qui les plus solides vertus sont
 unies à la plus grande élévation de l'esprit,
 ne pouvant manquer d'être touché comme
 Vous, de ces pures idées de Morale & de

E P I T R E.

*Religion. Il partage avec Vous, MADAME, la Protection que Vous donnez à Joseph. Il veut que je m'honore des larmes qu'il a versées aux Lectures & aux Représentations * de cette Tragedie.*

Pour moi, MADAME, je devrois être en repos, après l'avoir mise entre vos mains. En vous l'offrant, j'ai la satisfaction de vous obéir. Et si j'y prends encore quelque intérêt, ce n'est que par rapport à ma Reconnoissance. Mon plus grand desir seroit de pouvoir graver ici par des traits immortels, le Zele inviolable, & le respect très-profond avec lesquels je suis,

MADAME,

de VOTRE ALTESSE SERENISSIME ;

**Le très-humble & très-
obéissant serviteur
l'Abbé GENEST.**

1. The first part of the document is a list of names and addresses, which appears to be a directory or a list of contacts. The names are written in a cursive script, and the addresses are listed below them.

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

1. The first part of the document is a list of names and titles, including "The Hon. Mr. Justice" and "The Hon. Mr. Justice".

1911

100

2000

100



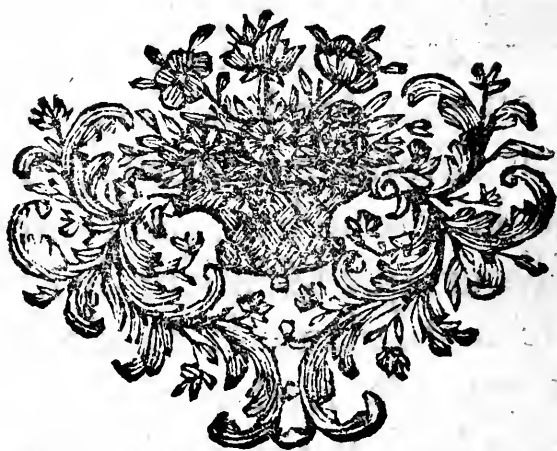
AVERTISSEMENT.



J'AvOIS fait une Préface, où, selon la coûtume, je rendois raison de mon Ouvrage, & répondois à des Objections bien ou mal fondées. Mais elle me devient absolument inutile, & j'ai cru devoir la retrancher, pour faire place au Discours que Monsieur de Malezieu adresse à Madame la Duchesse DU MAINE. Ce n'est pas toutefois que j'accepte les louanges qu'il me donne, comme si elles m'étoient dûes, je les regarde plutôt comme de précieux témoignages de son amitié.

Quoiqu'il s'étende un peu sur des circonstances qui me sont avantageuses, on peut reconnoître qu'elles ne

diminuent point la force de ses raisonnemens ; & je suis persuadé qu'indépendamment de *Joseph* , on trouvera beaucoup de plaisir & d'utilité à lire de si belles & de si sçavantes Remarques sur la Tragédie ancienne & moderne.





D I S C O U R S

*De Mr de Malezieu à son Altesse Serenissime
Madame la Duchesse DU MAINE,
sur la Tragedie de Joseph.*

JE suis ravi, MADAME, que Votre Altesse Serenissime ait enfin déterminé Monsieur l'Abbé Genest à donner son Joseph au Public, & que Vous ayez agréé que votre Nom paroisse à la tête de cet Ouvrage. Je ne doute pas, MADAME, que cette excellente Tragedie n'ait auprès de tous les Connoisseurs le même succès qu'elle eut à Clagny quand Votre Altesse Serenissime daignant l'animer par sa voix, fit verser tant de larmes à la Cour la plus délicate & la plus éclairée qui soit dans l'Univers. Ce n'est pas à dire qu'il n'y ait peut-être bien des gens qui trouveront le Sujet trop peu chargé d'incidents, & qui voyant que l'amour n'y a point de part, seront peu disposez à lui donner leur approbation.

Tout le monde n'est pas obligé de sçavoir à fonds ce que c'est qu'une Tragedie ; & vous sçavez par experience combien de fois il nous est arrivé d'avoir désabusé des Personnes assez habiles d'ailleurs, sur des Ouvrages qu'ils n'avoient pas assez examinés. Vous en avez vu, MADAME, avoir honte de leur jugement précipité, & de l'approbation qu'ils avoient donnée sur la foy d'autrui. Vous ne sçauriez avoir oublié ce qui arriva il y a deux

ans à Sceaux pendant nos Traductions de Sophocle. M. . . . que personne n'accuse de manquer d'esprit, nous parla avec éloge d'une Tragedie qu'il avoit lue. Les situations, c'est le mot à la mode, les événements extraordinaires & imprévus, des passions outrées, quelques Vers qui sembloient vouloir dire quelque chose, dispersez au milieu de plusieurs autres qui ne disoient rien, & qui par leur contraste, avoient fait sur son esprit, à peu près le même effet, que produit pour un moment une foible lumière sur les yeux d'un homme qui vient tout à coup à sortir des tenebres : Enfin la déference qu'il avoit pour le sentiment de quelques Amis dont cette Pièce avoit les suffrages ; tout cela, dis-je, avoit enlevé le sien. Cependant, MADAME, quand Votre Altesse Serenissime entra dans le détail, & que parcourant la Pièce de Scène en Scène, vous le priâtes de vous expliquer comment il étoit possible que ces Personnages se trouvassent ensemble ; s'il étoit bien vrai-semblable qu'ils eussent pû être tous à la fois en ce lieu ; s'ils pouvoient avoir la liberté de s'y parler ; quelle raison un tel Acteur avoit de confier ses aventures à son Ami précisément dans ce tems plutôt que dans un autre ; qu'est-ce qui l'avoit amené dans ce moment sur la Scène ; ce qu'il étoit devenu, & quelle avoit été sa vie pendant quinze ou vingt années d'une absence aussi peu fondée que son retour ; quand vous lui demandâtes s'il lui paroïssoit que les autres Acteurs prissent des partis convenables à leur condition présente ; si les regles de la vrai-semblance permettoient que tant d'aventures extraordinaires & presque incroyables, arrivassent en un même jour ; si les passions tumultueuses & opposées qui regnoient dans tout l'Ouvrage, si telles & telles

expressions ne visoient point un peu au galimatias ; si enfin le Sujet s'expliquoit avec la netteté qui convient ; si l'esprit du Spectateur y entroit sans peine , & n'avoit rien à désirer dans le premier Acte , pour l'intelligence du reste ? Alors , MADAME , Vous le vîtes revenir comme d'une létargie , & abjurer de bonne foy ses premiers Sentimens , avec *protestation de ne plus rien admirer sans bien entendre.*

Vous n'en demeurâtes pas là , MADAME , Vous entreprîtes de le convaincre , par sa propre expérience , que la simplicité du Sujet est la baze de toutes les beautés de la Tragedie. Vous lui dîtes que j'allois vous expliquer une Tragedie de Sophocle , dont le Sujet étoit le plus simple qui eût jamais été mis sur la Scène ; que cette Pièce n'avoit que quatre Acteurs , qu'il n'y avoit point de Femmes , & qu'à proprement parler , ce n'étoit autre chose qu'un Homme qui se plaignoit pendant cinq Actes , d'avoir été exposé dans une Isle déserte où il étoit depuis dix ans. Pour obéir à vos Ordres j'expliquai en effet Philoctete en présence d'une nombreuse Assemblée ; il y avoit de fort habiles gens , quelques-uns du métier , & assez mediocres admirateurs des Anciens , beaucoup de Dames de la Cour , que l'exposé d'un Sujet apparemment si sterile & dénué des ornemens qui accompagnent les nôtres , n'avoit pas fort prévenues en faveur de Sophocle. Effet surprenant de cette admirable simplicité , quand elle est mise en œuvre par l'Art d'un grand Poëte ! Cette Traduction imparfaite , informe , faite sur le champ , & si fort au-dessous des beautés de l'Original , transporta d'admiration tout l'Auditoire. Vous n'avez pas oublié , MADAME , que tout y pleura du commencement jusqu'à la fin & que je fus obligé de m'interrompre plus d'une fois , pour

donner temps aux applaudissemens. Notre Homme vint à vos pieds renouveler son abjuration , & par l'opposition qu'il trouva entre la merveilleuse simplicité de Sophocle , & l'énorme composition de la Pièce qu'il avoit admirée , il fut désabusé pour le reste de sa vie de tous les Ouvrages de même espece , & apprit à en juger plus sainement qu'il n'avoit fait jusqu'alors.

Après tout , M A D A M E , n'est-ce pas la droite raison qui a dicté aux Maîtres de l'Art la simplicité pour première règle du Poème dramatique ? Sans elle il est bien malaisé de trouver le vrai-semblable , & sans vrai-semblable il n'y a plus de Poème. Pourquoi l'unité de lieu ? parcequ'il n'est pas vrai-semblable que le même Théâtre représente en même temps Paris & Constantinople. Pourquoi l'unité d'action ? parcequ'il n'est pas vrai-semblable qu'un Acteur principal sorti d'un grand péril , par exemple , tombe sur le champ & tout de suite en plusieurs autres. Pourquoi la persévérance dans son caractère ? Parce qu'il n'est pas vrai-semblable que le même Homme , en si peu de temps , soit si différent de lui-même. Pourquoi enfin la simplicité dans la constitution du Sujet ? Toujours le même principe. Parce qu'il n'est pas vrai-semblable que tant d'aventures surprenantes & inopinées concourent ensemble dans le même lieu , dans le même temps , & dans les mêmes Personnes.

Oùï , M A D A M E , ces Poèmes surchargez d'aventures , & qui , pour ainsi dire , gémissent sous le poids de la multitude des événemens , sont le refuge des génies médiocres , qui ne se sentant pas la force de soutenir pendant cinq Actes l'admirable simplicité dont nous parlons , tâchent d'ébloüir leur Auditoire par la foule des circonstances , dont

ils embarrassent leur composition. Semblables à ces Peintres Chinois, qui n'étant point assez habiles pour imiter la belle Nature, tirent de leur imagination des animaux qui ne ressemblent à rien, & qui n'ont jamais été.

Cinna, ce Chef-d'œuvre immortel du Sophocle François; Cinna, qui dans sa naissance excita ces applaudissemens unanimes, dont nos Théâtres retentissent encore tous les jours; n'est-il pas le plus simple de tous les Sujets qu'ait jamais traité le grand Corneille. A quoi ce grand Homme attribue-t-il un si prodigieux succès? Voici ses propres paroles. *Cette approbation si forte & si generale vient sans doute de ce que la vrai-semblance s'y trouve si heureusement conservée. . . . Rien n'y est violenté par les incommoditez de la présentation. . . . La facilité de concevoir le Sujet, qui n'est ni trop chargé d'incidens, ni trop embarrassé de récits, est une des causes de la grande approbation qu'il a reçue. . . . L'Auditeur aime à s'abandonner à l'action présente, & à n'être point obligé pour l'intelligence de ce qu'il voit, de réfléchir toujours sur ce qu'il a déjà vu. Mais aussi, ajoûte ce grand Personnage, ces sortes de Pièces demandent plus de force de Vers, de raisonnemens & de sentimens pour les soutenir.*

Cinna est sur le point d'exécuter une conspiration qu'il a formée contre Auguste, Maxime le déclare, Auguste le pardonne. Rien n'est plus simple; mais il falloit un Corneille pour traiter ainsi cette admirable simplicité. Tous les Acteurs qui concourent à l'action, y ont de grands intérêts, tous agissent comme ils doivent agir, tous parlent comme ils doivent parler. Ils ne paroissent pas sur la Scène simplement pour reciter des Vers. Ils paroissent, parce qu'il y a raison de paroître; ils sortent, parce qu'il

y a raison de sortir. Enfin le Spectateur oublie qu'il voit une imitation des actions des Hommes : il est transporté dans le Siècle & dans le Palais d'Auguste. Il assiste à ses Conseils , & voit de ses propres yeux ce grand Evenement qui fait tant d'honneur à la mémoire de ce Prince.

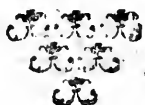
Je croi entendre encore Monseigneur le Prince , votre pere , le jour que j'eus l'honneur de lui lire Joseph pour la premiere fois en présence de Votre Altesse Serenissime. Je m'imagine , disoit ce grand Prince , être à la Cour de Pharaon. Je vois arriver les Enfans de Jacob , ils parlent comme ils doivent : Joseph a tous les sentimens qu'il doit avoir ; & c'est sans doute la noble simplicité de cette Histoire , & la peinture vive & naturelle de la tendresse de Joseph pour sa famille qui me remue si fortement les entrailles. L'Abbé Genest a eu l'adresse de suspendre la grande reconnoissance , & de la présenter toujours. Elle fait son effet par avance. L'art qui la suspend n'a rien de forcé ; au contraire Joseph qui paroît prêt à se déclarer par les mouvemens de sa tendresse est toujours retenu par l'incertitude où il doit être du retour de ses Freres à la vertu. Enfin bien convaincu de l'amour qu'ils ont pour leur Pere & pour Benjamin , par le mépris qu'ils font de la mort : pénétré par les larmes de Juda , il cede à la tendresse fraternelle , il les embrasse & leur pardonne. Rien n'est plus simple ni n'est plus beau ; rien n'est plus conforme à la raison. Il faudroit , poursuivit-il , n'être ni frere , ni fils , ni pere , ni homme , pour n'être pas vivement touché de la beauté de cet Ouvrage , & j'aurois bien mauvaise opinion du cœur des personnes qui assisteroient à cette lecture sans y pleurer autant que moi. Vous sçavez en effet, M A D A M E , qu'il sanglotta depuis
le

le commencement jusqu'à la fin , & qu'il m'ordonna plus d'une fois de suspendre la lecture ; parce , disoit-il , qu'il se sentoît étoufer.

Deux autres grands Princes , dont la France pleurera toujours la perte , honorèrent aussi de leurs larmes ces premières lectures de Joseph. Il vous souvient, MADAME , que feu Monseigneur le Duc , qui avoit sçu de M. le Prince combien cette Tragedie l'avoit touché , vint à Châtenay me défier de le faire pleurer. Si cela m'arrive , dit-il , ce sera pour la première fois de ma vie , & jamais aucune pièce ne m'a mené jusques-là. Sa résolution l'abandonna dès le premier Acte. La reconnoissance de Joseph & d'Hely lui tira des larmes qu'il s'efforçoit en vain de retenir. Il se leva deux fois dans la suite pour les aller cacher , en vous disant qu'il étoit honteux de pleurer comme un enfant. L'Auteur doit se souvenir avec complaisance des judicieuses réflexions que ce grand Prince fit sur tout l'Ouvrage : combien il admira l'art du Théâtre , l'enchaînement naturel des Scènes , la pureté du langage ; la beauté de la versification , & particulièrement l'exakte vrai-semblance qui regnoit par-tout. A l'égard du grand Prince de Conty , que puis-je dire ; MADAME , qui représente l'état où le mirent ces premières lectures ; assurément l'ame des Héros doit être encore plus tendre que celle des autres Hommes. Laissez-moi , disoit-il , le loisir de pleurer : il faut que je me remette , je ne suis plus en état d'écouter. Je crois toujours le voir riant de tems en tems au milieu de ses pleurs , par réflexion sur la foiblesse qu'il avoit de pleurer ainsi ; & je vis en effet plus d'une fois sur son visage une expression bien naturelle de ce rire pleureux d'Andromaque ; qu'Homere a si magnifiquement exprimé. Mais que

ne puis-je , pour l'honneur de Joseph , & pour l'honneur des belles Lettres, redire une partie de ce que ce sçavant Prince nous fit remarquer. Ce seroit, MADAME, une Poétique peut-être plus utile que plusieurs volumes faits par les Maîtres de l'Art. Que ne vous dit-il point sur les narrations intéressantes & pathétiques que Joseph & Hély se font mutuellement, sur l'artifice avec lequel le sujet s'y exposoit, sur le chemin naturel que la Pièce faisoit par degrez vers le dénouement, sur les Leçons de tendresse, de reconnoissance, de générosité, de clémence, dont tout l'Ouvrage est animé, & qui étant comme incorporées dans les sentimens des Acteurs, instruisent l'Auditeur, en l'intéressant infiniment plus qu'elles ne feroient sous la forme naturelle de précepte. Enfin, MADAME, il montra par son discours, & l'admiration que lui avoit donné Joseph, & les raisons qu'il avoit eues de l'admirer.

Je ne vous dis rien des sentimens de Monseigneur le Duc du Maine; il sçait la Pièce presque par cœur; il vous en parle tous les jours lui-même; cinq Représentations que vous lui en avez données à Clagny; huit ou dix lectures où il a assisté l'ont toujours également attendri. Il écouta la dernière avec plus d'émotion, de plaisir & d'attention, s'il est possible, qu'il n'avoit fait toutes les autres; & une approbation si éclairée répond du succès de cet Ouvrage sur les cœurs bien faits, & sur les esprits raisonnables.





P R I V I L E G E D U R O Y.

L OUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE, A nos Amez & Feaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : S A L U T. Notre bien amé LA Veuve GUILLAUME - AMABLE VALLEYRE, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'elle desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage, qui a pour titre *Joseph, Tragedie, tirée de l'Ecriture Sainte, par M. l'Abbé GENEST*; s'il Nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de permission pour ce nécessaire, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes de faire imprimer l'Ouvrage ci-dessus spécifié, en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le tems de trois années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à tous Libraires, Imprimeurs & autres personnes de quelque qualité & conditions qu'elles soient d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la datte d'icelles; que l'Impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caractères, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel desdites Présentes, que l'Impetrant se conformera en tout aux Reglemens de la Librairie, & notamment à celui du dixième Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'Impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & feal Chevalier le sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans

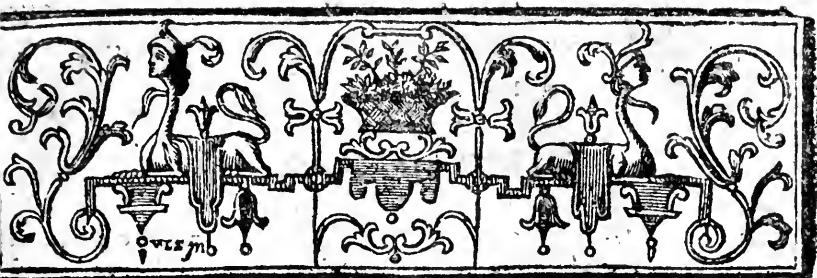
celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre dit très-cher & féal Chevalier le sieur Daguesséau, Chancelier de France ; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles Vous mandons & enjoignons de faire jouir ladite Exposante ou ses ayans-causes pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous Actes requis & nécessaires ; sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris le quinzième jour du mois de Février, l'an de grace mil sept cent quarante-trois, & de notre regne le vingt-huitième. Par le Roi en son Conseil.

SAINSON.

Registré sur le Registre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N. 136. 115. conformément aux anciens Réglemens confirmés par celui du 28 Février 1723. A Paris le 22 Février 1743.

SAUGRAIN, Syndic.

De l'Imprimerie de la Veuve VALLÉYRE.



JOSEPH. TRAGEDIE.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

AZANETH , THERMUTIS ,

A Z A N E T H .



U le vois, Thermutis, Memphis impatiente,
Brûle de commencer cette Fête éclatante.
Mon cher Sophoneas de gloire couronné,
Et du manteau royal si dignement orné ,
Dans un superbe Char conduit sur ces Ri-
vages ,

Va des Peuples charmez recevoir les hommages.
Mais quoi ! Dans ce bonheur qui passe mes souhaits ,
Dans ces contentements qui te semblent parfaits ,

A

Ce noble Epoux , hélas ! si cher à ma tendresse ;
Me paroît agité d'une sombre tristesse !

THERMUTIS.

Lui ? des chagrins , Madame ! Et sur quoi pensez-vous
Qu'un triste ennui se mêle au bonheur le plus doux ?
Par ses sages conseils l'Egypte conservée ,
Du Monstre de la faim par son secours sauvée :
Soumise avec amour , révère ses bienfaits ,
Et ce juste devoir peut-il cesser jamais ?
Pere commun de tous , humain , doux , accessible ,
Ses moindres actions ont un charme sensible ;
Incapable d'erreur & de foibles desirs ,
Toujours du bien public faisant tous les plaisirs ;
Par des ordres constans , où la sagesse brille ,
Ce grand Etat n'est plus qu'une seule famille ,
Qui n'a du mouvement que par ses volontez ,
Et ne fait que louer & benir ses bontez.

A Z A N E T H.

Il le faut confesser , ses vertus souveraines ;
S'élèvent au-dessus des qualitez humaines.
Par la Sagesse même à toute heure inspiré ;
Sur les secrets des Dieux il paroît éclairé ,
Rien de son vaste esprit ne borne l'étendue ;
Le plus sombre avenir est présent à sa vûe ,
Et toujours plus modeste au comble des grandeurs ,
A l'égal du Roy même entouré de splendeurs ,
Pour leur pompeux éclat sa noble indifférence ,
Et dédaigne le faste & la magnificence ,
En méprisant la Terre , & regardant les Cieux ,
Il sert sans cesse un Dieu différent de nos Dieux.
Toujours de ce grand Dieu racontant les merveilles ,

Il enchante mon cœur, il charme mes oreilles,
Mon ame, qu'il attache, y trouve mille appas!
Et ressent des douceurs qu'elle ne conçoit pas!

THERMUTIS.

Lui-même n'est-il point de la Race divine?
Tout semble nous montrer sa celeste origine.
On l'a dit enlevé sur un bord inconnu;
Mais pour sauver l'Egypte exprès il est venu.
De son sort ignoré que ne peut-on pas croire?
Il rappelle des Dieux la merveilleuse histoire;
Qu'on a vû quelquefois en Hommes transformez,
Habiter ici-bas des lieux qu'ils ont aimez,
Quitter de leur pouvoir les marques redoutables;
Vivre avec les Mortels, leur être favorables;
Et par des traits charmants, des soins pleins de bonté,
Temperer les rayons de la Divinité!
A voir de quelle sorte il régit cet Empire,
S'il n'est un Dieu lui-même, il faut qu'un Dieu l'inspire.
On diroit qu'en un Temple il change ce Palais,
Où régne l'équité, l'innocence & la paix.

AZANETH.

Quand mon sort est si beau, la fortune envieuse,
Peut se lasser enfin de me voir trop heureuse.
Sophoneas nourrit quelque trouble caché.
De ses moindres chagrins mon cœur seroit touché;
Mais pour moi-même encor mon amitié s'offense.
Qu'il ne me donne pas toute sa confiance.
Pour des noms que j'ignore il pousse des soupirs,
Une Terre étrangère attire ses desirs.

THERMUTIS.

Objet de tous ses vœux uniquement aimée;

De quel soupçon injuste êtes-vous alarmée ?
Il est toujours le même.

A Z A N E T H.

Oui , je puis me tromper ;
Une frivole crainte aura pu me fraper ;
Mais peut-être qu'aussi cette vive tendresse ,
Qui pour un cher Epoux m'anime & m'intéresse ;
Me rend plus éclairée , hélas ! & me fait voir ,
Ce qu'un cœur moins touché ne peut appercevoir.
Livré dans ces momens à son inquiétude ,
Il évite la Cour , cherche la solitude.
Je voudrois lui parler , & sçavoir aujourd'hui...
On vient.

T H E R M U T I S.

C'est Thiamis qui sort d'auprès de lui.

S C E N E II.

A Z A N E T H , T H I A M I S , T H E R M U T I S.

A Z A N E T H.

Que fait Sophoneas ?

T H I A M I S.

Aux Gouverneurs , aux Princes ,
Il trace de sa main le destin des Provinces.
Le Sujet , l'Etranger , Prêtres , Peuples , Soldats ,
Tout , par ordre du Roy , vient à Sophoneas.
Son active bonté , sa sage vigilance ,

Regle tout, met par tout une heureuse abondance.
Jamais aucun repos n'interrompt tant de soins.
Ici dans ce moment il veut voir sans témoins,
Un Hebreu que le sort mit hier sur son passage ;
Il le vit, fut touché, le tira d'esclavage.

A Z A N E T H.

Et cet autre Etranger que l'on retient ici,
S'est-il fait mieux connoître ?

T H I A M I S.

On doit être éclairci
Par ceux qui reviendroient retirer cet Otage.
Pour lui leur longue absence est d'un mauvais présage,
L'Hebreu paroît.

A Z A N E T H.

Hé bien, je vais me retirer.
Songe-t'il qu'au triomphe il doit se préparer ?
Je reviendrai.

S C E N E III.

T H I A M I S , H E L Y.

T H I A M I S.

Toi, vien jouir de la présence
De celui dont l'Egypte adore la puissance,
Le voilà. Cet accès qu'il te donne en ces lieux,
Peut causer de l'envie aux plus ambitieux.

A iij



S C E N E I V.

J O S E P H , H E L Y.

J O S E P H .

Ce Vieillard qui me rend sensible à sa misère ;
 Dans les plaines d'Hebron n'a-t'il point vû mon Pere ?
 Qu'on sorte. Avance-toi. Plus je le voi de près ,
 Plus mon cœur attendri croit connoître ses traits !
 D'où viens-tu ? dans quels lieux as-tu pris ta naissance ?

H E L Y.

Aux Rives du Jourdain j'ai passé mon enfance.
 Dans la maison d'Isac , ce grand Chef des Hébreux,

J O S E P H .

J'aime les Habitans de ce Pays heureux.

H E L Y.

Seigneur , vous connoissez la paisible Contrée ,
 Où Dieu fit avec nous l'alliance sacrée !

J O S E P H .

Oui , je connois , amis , ces lieux où l'Eternel
 Instruisit vos Ayeux de son culte immortel.
 Et toi , qui m'en fais voir un souvenir si tendre ,
 De Jacob , de ses fils , ne peux-tu rien m'apprendre ?

C'est la peine , Seigneur , qui trouble mes esprits.
Depuis plus de vingt ans je n'en ai rien appris.
Hélas ! près de Jacob attaché par mon zèle ,
J'avois sa confiance. O disgrâce cruelle !
En quel gouffre d'ennuis il fut précipité !

J O S E P H.

Que dis-tu ? quel malheur ? comment l'as-tu quitté ?
Parle , explique moi tout , fais le-moi bien connoître.
Dis tout ce que tu fçais. . .

H E L Y.

Je laissai ce cher Maître ,
Sur la perte d'un fils , accablé de douleurs ,
Et je crains que jamais il n'ait seché ses pleurs.
Ce fils , nommé Joseph , étoit son espérance ;
Il commit à ma foi le soin de son enfance ,
Je gardois près de lui ce gage bien-aimé ,
Enfant qu'avec amour le Ciel avoit formé !
Triste objet de l'envie ! Oui ses freres perfides
Ont peut-être conçu des fureurs parricides.
Un jour , où commença notre ctuel ennui ,
Il alla les chercher ; ils revinrent sans lui.
Une voix lamentable en nos champs répandue ;
Du malheureux Jacob frappe l'âme éperdue ;
On lui dit que son fils dans les bois égaré ,
Par des Tigres affreux vient d'être dévoré.
Moi , je cours pour chercher ses déplorables restes ,
Et trouve des Brigans les embûches funestes.
Je fus pris & vendu. Sous des Maîtres cruels ,
J'ai depuis enduré mille travaux mortels.
Mais déplorant Jacob plus que ma servitude ,
Ses ennuis ont été mon tourment le plus rude ;

Pour l'aimable Joseph j'ai senti ses douleurs.

J O S E P H .

Ah ! ce même Joseph pourroit tarir vos pleurs.
Il est vivant.

H E L Y .

O Ciel ! ô sainte Providence !
Sa fortune est venue à votre connoissance !
Où dois-je le chercher ? Ah ! que votre bonté
M'accorde cette joye avec la liberté ,
Seigneur.

J O S E P H .

Hely , tes yeux auroient dû le connoître.
Tu le cherches encor quand tu le vois paroître ?

H E L Y .

Quelle heureuse clarté vient defiller mes yeux !
Joseph . . . Seigneur . . . c'est vous qui regnez dans les
Cieux !

C'est vous : je vois les traits de votre illustre Mere ,
Vous qu'avec tant de pleurs regrette votre Pere.
De votre perte , ô Ciel , le récit l'a trompé !
Et comment à la mort êtes-vous échapé ?

J O S E P H .

De mes Freres jaloux me croyant la victime ;
Cher Hely , ton soupçon étoit trop légitime.
Tous ces tendres transports que Jacob me marquoit ;
Cette extrême bonté dont il me distinguoit ,
Jointe au pressentiment de ces secrets mysteres

Qui me devoient un jour élever sur mes Freres ;
 Quand des songes divins me venoient annoncer
 Qu'on verroit à mes pieds leur orgueil s'abaisser.
 Tout cela , cher Hely , contre moi les irrite.
 Un jour leur jalousie à me perdre s'excite.
 Puis-je encore y penser sans en frémir d'horreur !
 Ils m'environnent tous embrasés de fureur ;
 Simeon veut mon sang , & vient pour le répandre ;
 Ruben , pour me sauver , dit qu'il faut me descendre
 Dans un antre profond , où loin de tout secours ,
 Sans prophaner leur bras , je finirois mes jours.
 Simeon qui sur tous veut signaler son crime ,
 Me dépouille , & me plonge au fond de cet abîme.
 Voi l'état où j'étois , ainsi précipité ,
 Je ne m'attendois plus à revoir la clarté !
 Juda crut adoucir ces Ames inhumaines ;
 Il détourne ma mort en me donnant des chaînes.
 Il les y fait résoudre ; & pour être vendu ,
 On me tire du gouffre où j'étois descendu.
 Et sur les bords du Nil , où d'autres fers m'attendent ;
 Ceux qui m'ont acheté m'amènent & me vendent.

H E L Y.

Contre un Frere , un Enfant ! quelle inhumanité !
 Qu'ils mêlent d'artifice avec leur cruauté !
 Jacob vit votre robe en leurs mains déchirée ;
 Et d'un sang emprunté fumante & colorée ;
 Des plus vives douleurs il ressent tous les coups ;
 Comme s'il n'avoit eu nul autre Enfant que vous.
 Mais quel événement , qu'à peine je puis croire ;
 Fait à d'indignes fers succéder tant de gloire ?

J O S E P H.

Par ces Decrets profonds des Hommes ignorez ,

Souvent c'est de nos maux que nos biens sont tirez :
 Triste Esclave , éloigné de nos Rives aimées ,
 Je me trouve à Memphis , près du Chef des Armées :
 Dieu dans ma servitude en secret m'inspiroit ,
 Tout par son assistance en mes mains prosperoit.
 De mon Maître nouveau la gloire & l'opulence ,
 Sous mes soins fortunez passaient son espérance.
 Il ne croit plus alors d'autres yeux que les miens ,
 Me fait absolument le maître de ses biens ;
 Et plus par ses bontez il honoroit mon zèle ,
 Plus j'augmentoïis l'ardeur de mon devoir fidèle.
 Mais , Ciel ! dans sa Famille , un Démon suborneur ,
 Par des traits imprévus , vint troubler ce bonheur.
 Quelle disgrâce , Hely ! la rougeur me surmonte.
 De ce récit affreux épargne-moi la honte.
 Une Femme livrée à son indigné erreur ,
 M'impute un attentat qui me faisoit horreur !
 Et contre moi mon Maître aveuglé de colere ;
 Crut ne pouvoir trouver de peine assez sévère ;
 En des cachots obscurs il me fait enterrer ,
 Attendant les tourmens qu'il veut me préparer.

H. E L Y.

Ciel !

J O S E P H .

Dieu , qui fut toujours ma plus sûre défense ;
 Fit briller sur mon front le calme & l'innocence :
 Le Maître des prisons chargé de me punir ,
 De ces ordres reçus perdit le souvenir.
 Ni plaintes , ni regrets ne partent de ma bouche :
 Mon regard l'adoucit , & la pitié le touche ,
 Libre au milieu des fers , j'allois de tous côtez
 Consoler les captifs en ces lieux arrêtez.

Deux hommes de la Cour accusez de grands crimes ,
 Sont par l'ordre du Roy mis dans ces noirs abîmes.

Je les vois chaque jour tremblans & désolés ;
Par des songes divers leurs esprits sont troublez.
Je leur prédis , Hely , par un celeste indice ,
A l'un sa délivrance , à l'autre son supplice.
L'effet suit ma parole ; & des ordres nouveaux
Retirent l'un des fers , livrent l'autre aux Bourreaux.

Celui qui se voyoit rétabli dans sa gloire ,
Devoit de ma prison conserver la mémoire ,
Parler au Roy pour moi ; mais dans un calme heureux ,
L'ingrat ne songea plus à mon sort rigoureux.

Deux ans après le Roy sent son ame agitée ,
Et de songes frappans vivement tourmentée.
Il veut que promptement les Mages assemblez ,
Lui montrent du destin les secrets dévoilez.
Il n'a plus de repos , la Cour est en tumulte ;
Les Mages sont muets , en vain on les consulte.

Alors ce Prisonnier , rétabli près du Roy ,
Plein d'un espoir flatteur se ressouvient de moi.
Il me propose , il dit que fidele Interprète ,
J'expliquerai du sort l'Ordonnance secrète.
Je viens , & je reponds au plus puissant des Rois ,
Que peut-être le Ciel parleroit par ma voix.

Dieu seul sçait pénétrer les ténèbres obscures ,
Que sa Sagesse a mis sur les choses futures ;
Cet Etre sans principe , & qui ne peut finir ,
N'a point de temps passé , ni de temps à venir ;
Tout est présent pour lui ; sa sainte Providence ,
Des Decrets qu'elle forme a pleine connoissance ;
Et jamais incertain , & jamais limité ,
Tous les Tems sont un point dans son Eternité.

Afin d'en obtenir les secretes lumieres ,
J'adresse à ce grand Dieu mes ardentés prieres ;
Il exauce mes vœux , il daigne m'éclairer ,
Et tu vois les conseils qu'il a sçû m'inspirer.

C'est par lui que ma voix a prédit sept années

D'abondantes moissons richement couronnées ;
 Et qu'après tous ces biens , les champs secs & brulez ;
 Tromperoiént le desir des peuples desolez.
 Je dis que par l'amas des recoltes fertiles ;
 On prévînt le malheur de ces saisons stériles.
 J'ajoute le conseil de ne point déclarer ,
 En prévenant le mal , combien il doit durer ;
 Que les peuples toujours vivent dans l'espérance ;
 Et d'une année à l'autre attendent l'abondance.
 Qu'un Homme ordonne tout , dont la pure équité ;
 L'infatigable soin , la sage autorité ,
 En moderant l'excès ; réglant le nécessaire ;
 Chassent également l'abus & la misere.
 Ce conseil vient d'un Dieu , s'écrie alors le Roy ;
 Ce même Dieu me montre un Ministre , c'est toi.

H E L Y.

Jusques dans mes cachots , sous ma chaîne pesante ;
 J'ai scû du bruit public votre gloire éclatante ,
 Que Pharaon remit son anneau dans vos mains ,
 Et vous commit le soin de sauver les humains.
 Quand de votre sagesse on vantoit les miracles ;
 Quand par vous l'Eternel prononçoit ses Oracles ,
 Qui m'eût dit , c'est l'Enfant élevé dans tes bras ?
 C'est Joseph dont tes yeux ont pleuré le trépas.

J O S E P H .

Par ce Pere immortel ma vie est gouvernée.
 L'illustre épouse encore que le Roy m'a donnée ;
 Riche de tous les dons & des graces des Cieux ,
 Rend mon sort aussi doux qu'on le voit glorieux.
 Mais parmi cet excès de bonheur & de gloire ,
 Mon Pere & ma famille occupent ma mémoire ;

Je tremble pour Jacob ; & mes esprits troublez ,
Me peignent de Sichem les vallons desolez.

H E L Y.

Hé quoi ! Ne pouvez-vous soulager leurs miseres ?
N'avez-vous rien appris de lui ni de vos Freres ?

J O S E P H.

Je les ai vûs ici , ces Freres malheureux ;
Qui livrerent ma vie à des fers rigoureux.
Pressez par le fleau qui fait tant de ravages ;
Ils cherchoient du secours sur ces heureux rivages.
J'ai scû d'eux que Jacob voyoit encor le jour ,
Et gardoit Benjamin , objet de son amour.

H E L Y.

Vous reconnurent-ils ? Vous fîtes-vous connoître ;
Seigneur ?

J O S E P H.

Que j'eus de trouble en les voyant paroître !
Comme il m'étoit prédit , je les vis à mes pieds ,
Timides , supplians , tremblans , humiliez.
Je leur laisse ignorer qu'ils parlent à leur frere.
J'écoute : je m'instruis du sort de notre Pere ;
Avant que ma tendresse ose se déclarer ,
Du retour de leur cœur , je cherche à m'assurer.
Ils ne m'ont point connu. Qui d'eux auroit pû croire
Qu'un malheureux captif parvînt à tant de gloire ?
Pour calmer mes transports qui vouloient éclater ,
Hely , je me forçai jusqu'à les maltraiter ;
Je les fis dès l'abord ôter de ma présence ;

Ensuite témoignant pour eux plus d'indulgence ,
 On chargea des chameaux de ces riches présens ,
 Qui peuvent ranimer les mortels languissans.
 Thiamis accepta l'or qu'ils lui présenterent
 Pour le prix des moissons qu'en Hebron ils portèrent ;
 Mais cet or aussi-tôt , par mon commandement ,
 Sur les mêmes chameaux fut mis secretement.
 Et sans me découvrir , ainsi je les renvoye.

De revoir Benjamin je me promis la joye.
 Je leur ordonne à tous, Hely , de l'amener ;
 Je leur défends sans lui de jamais retourner ,
 S'ils veulent que les dons de nos fertiles plaines ,
 Des peuples du Jourdain puissent finir les peines.
 Je retins Simeon pour gage de leur foi ,
 Simeon que j'ai vû le plus cruel pour moi ,
 Qui voulut dans mon sein porter sa main sanglante.
 Hélas ! je me flattois d'une erreur decevante.
 J'esperois que bien-tôt , pour un nouveau secours ,
 A mes bontez encor forcez d'avoir recours ,
 Ils conduiroient ici Benjamin mon cher frere ,
 Qui peut-être après lui m'attireroit mon Pere.

J'ai compté tous les jours que j'ai vû s'écouler.
 De combien de frayeurs je me sens accabler ?
 Peut-être que Jacob , ce Vieillard vénérable ,
 Succombe entre les siens sous un fleau redoutable ,
 Et peut-être en venant le jeune Benjamin
 Se perd dans les déserts , ou périt en chemin.

Hely , voilà d'où vient ma profonde tristesse.
 Tous ces honneurs , hélas ! ces marques d'allegresse ;
 Tous ces chants de triomphe aigrissent dans mon cœur
 De mes tristes pensers la cruelle rigueur !

Non , cet éclat pompeux n'a point de quoi me plaire,
 S'il ne peut me servir à soulager mon Pere ;
 Ce ne sont que des fers qui viennent m'attacher ,
 Et m'ôtent le bonheur de le pouvoir chercher.

Mais je me ressouviens qu'une Cour qui m'appelle ,
S'empresse d'applaudir à ma gloire nouvelle.
Hely , sans écouter leurs applaudissemens ,
Je me vais à leurs yeux montrer quelques momens.

Fin du premier Acte.



A C T E S E C O N D.

S C E N E 1.

JOSEPH, AZANETH.

J O S E P H.

N On , ne m'accusez point d'une tristesse ingrate ,
Je ressens comme vous ce bonheur qui vous flatte .
Seulement qu'on me laisse encor quelques instans ,
Et j'irai recevoir ces honneurs éclatans.

A Z A N E T H.

L'Univers attentif , ne cherche qu'à vous plaire.
De ses plus beaux rayons le Soleil nous éclaire.
A l'envi de nos soins , on diroit que les Cieux
Aiment à signaler un jour si glorieux.
Tout fléchit devant vous , l'Egypte vous contemple
Dans un degré d'honneur qui n'eut jamais d'exemple.
Maître de vos destins , qu'auriez-vous souhaité ,
Qui pût accroître encor votre félicité ?
Songez , Seigneur , songez , pour en goûter les charmes ,
Que vos biens au public n'ont point coûté de larmes.
Souvent le Peuple voit élever à ses yeux ,

Des Colosses d'orgueil , des Monstres odieux ;
 Dont la fiere grandeur , les titres magnifiques ,
 Sont tristement formez des miseres publiques ;
 Tyrans , dont le pouvoir n'inspire que l'effroi ,
 Et dont les passions sont la suprême loi.
 Mais tout ce grand Etat vous aime & vous révère ,
 Des Peuples & du Prince on vous nomme le Pere.
 Pharaon est heureux par vos sages projets ;
 Il régné , & vous régné , en sauvant ses Sujets.
 Le salut , le repos , la gloire de l'Empire ,
 Sont le fruit des Conseils que le Ciel vous inspire.
 Et ce qui rend enfin votre destin plus doux ,
 C'est que votre bonheur est le bonheur de tous !

J O S E P H.

Le Nil ne ressent point cette effroyable guerre ;
 Que livre la famine au reste de la Terre.
 Les succès que le Ciel accorde à mes travaux ,
 Des Peuples de l'Egypte ont prévenu les maux.
 Mais dois-je me borner aux Climats où nous sommes ?
 Madame , en d'autres lieux n'est-il point d'autres
 Hommes ?

Que de tristes objets de loin viennent s'offrir !
 Combien de malheureux je ne puis secourir !

A Z A N E T H.

N'alterez point les biens que le Sort vous octroye ;
 Donnez au moins ce jour à la commune joye.
 Le Peuple qui s'assemble autour de ce Palais ,
 Envoye au Ciel pour vous mille tendres souhaits.
 Le Triomphe à son gré se fera trop attendre ;
 Et la Cour sur vos pas est prête de se rendre.
 La Reine , qui veut bien m'avouer de son Sang ,
 Et dans son amitié me mettre au premier rang ,
 Regarde

Regarde avec plaisir la Pompe qui s'apprête ;
Et veut de sa présence honorer cette Fête.
Avec quel doux transport je vais voir ces honneurs ;
Qui , répandus sur vous , ravissent tous les cœurs !

S C E N E I I.

J O S E P H , H E L Y.

J O S E P H.

Qu'on appelle l'Hebreu Viens , Hely. Mes pensées
En des doutes flotans si long-tems balancées ,
Ne trouvent de douceur que dans ton entretien ;
En l'état où je suis , c'est mon unique bien.
Je puis parler enfin de Jacob , de mes Freres ;
De ces Vallons aimés , de ces Rives si cheres ;
Pour moi toute ma pompe , & toute ma faveur ;
Ne vaut pas le plaisir de répandre mon cœur !

H E L Y.

Ce grand Dieu ; qui pour vous paroît si favorable ,
Fera cesser , Seigneur , l'ennui qui vous accable.
On viendra.

J O S E P H.

Cher Hely , que les momens sont longs !
Ah ! que ne puis-je aller dans ces sacrés Vallons ,
Où mon Pere Jacob a choisi sa retraite ?
N'obtiendrai-je jamais cette douceur parfaite ?
Ne le verrai-je plus ? Mais , en parlant de lui ,
Tâchons de dissiper ce douloureux ennui.

Depuis que Simeon , ce trop barbare frere ,

B

Fut ici retenu par mon ordre sévère ;
 Hely , j'ai commandé qu'on adoucît ses fers ;
 Memphis est sa prison , mes biens lui sont offerts.
 Mais craignant à ses yeux de rompre le silence ,
 Je l'ai fait rarement venir en ma présence.
 J'ai dit qu'on me l'amene. Et pour me soulager ;
 Devant toi , cher Hely , je veux l'interroger.
 Cherchons quelque lumière au trouble qui m'agite.
 De ses discours toi-même examine la suite.
 Le voilà , le barbare ! Et peut-être aujourd'hui
 Il ne me reste plus d'autre frère que lui !

H E L Y.

Il tremble devant vous.

S C E N E III.

J O S E P H , S I M E O N , H E L Y.

J O S E P H.

Venez. Hé bien , parjures ;
 N'avois-je pas prévu vos lâches impostures ?
 Et que feignant ici de chercher du secours ,
 Qui d'un Pere mourant sauvât les tristes jours ,
 Vous dressiez à Memphis des trames criminelles ?
 Ingrats , vous m'avez fait des récits infidelles.
 Vos Freres supposés étoient des Ennemis ;
 Ils n'osent revenir après l'avoir promis.

S I M E O N.

Nous n'avons point formé ces desseins temeraires.

D'un Pays éloigné , dix malheureux , tous freres ,
Eprouvant de la faim la dure extrémité ,
Nous vîmes implorer , Seigneur , votre bonté.
C'est votre secours seul qui peut nous faire vivre ;
Et si de tant de maux enfin il nous délivre ,
D'un cœur reconnoissant nous allons à jamais
Aux Rives du Jourdain , publier vos bienfaits.

J O S E P H.

Non , non , de vos discours l'artifice est visible,
A vos feintes douleurs j'eus tort d'être sensible.
Sous un prétexte faux , traversant les deserts ,
Vous vous êtes unis pour des complots couverts.
Mais repetez encor votre frivole histoire.
Le mensonge se nuit ; il trouble la mémoire.

S I M E O N.

Nous vous avons parlé sans feinte & sans détour.
Un même Pere à tous nous a donné le jour.
La vérité sincere est sur notre visage ;
Et nos traits ressemblants en font le témoignage.
Vos yeux seuls auroient pû vous en persuader ;
Si vous aviez daigné , Seigneur , nous regarder.
Hélas , nous habitions ces Rivages tranquilles ,
Où le Jourdain baignoit des Campagnes fertiles ;
Libres d'ambition , uniquement instruits
A nourrir nos Troupeaux à cultiver nos Fruits.
Nos cœurs des premiers temps conservant l'innocence,
Tous les biens parmi nous couloient en abondance.
L'Auteur de l'Univers nous a dicté sa Loy.
Le Chef de la Famille entre nous est le Roy.
Les armes en nos mains ne sont jamais d'usage ,
Sinon pour repousser l'injustice & l'outrage.
Suivi de ses Pasteurs , Abraham notre Ayeul ,

Contre cinq Rois armés a combattu lui seul ;
 Il courut reprimer leurs fureurs insolentes ,
 Arracha de leurs mains des dépouilles sanglantes.
 Et vainqueur , rendant grace au celeste Secours ,
 De ses paisibles soins reprit soudain le cours.
 Isaac , son digne fils , n'a point eu d'autre envie ,
 Seigneur , que d'imiter ses vertus & sa vie ,
 Et Jacob notre pere a marché sur leurs pas.

J O S E P H .

Perfides , vous pouvez ne leur ressembler pas.

S I M E O N .

A ces mêmes Emplois nos ames sont bornées.
 Dans les champs paternels nous passions nos années.
 Mais au courroux du Ciel ces beaux lieux exposés ,
 De salutaires eaux ne sont plus arrosés !
 Tout seche , tout perit , & la source est tarie
 Des humides trésors dont la terre est nourrie ;
 Les Guerêts endurcis , le Ciel rendu d'airain ,
 Ont armé contre nous la dévorante Faim !

J O S E P H .

Cher Hely , que je souffre à cette triste image !

S I M E O N .

Implorant notre Dieu dans ce cruel ravage ;
 Un jour de l'Esprit saint notre Pere inspiré ;
 » Il est , s'écria-t'il , un secours assuré.
 » Le grand Sophoneas a par sa prévoyance ;
 » Maintenu dans l'Egypte une heureuse abondance.
 » C'est trop peu de pouvoir , par ses travaux heureux ;
 » Aux immenses besoins d'un Peuple si nombreux ,

„ Il étend ses regards aux Rives étrangères ;
 „ Et des Peuples divers soulage les miseres.
 „ Il sçait qu'un nœud commun unit tous les Humains,
 „ Tout dispersés qu'ils soient en des climats lointains ;
 „ Que ceux à qui le Ciel ses largesses dispense ;
 „ Doivent des malheureux soulager l'indigence.
 „ De ces grains précieux qu'il a fait renfermer ;
 „ La quantité s'égale au sable de la mer ;
 „ Et vous verrez sur nous sa pitié secourable ;
 „ Ouvrir de ses trésors la source inépuisable.
 „ Partez , allez , mes fils , allez lui demander
 „ Le secours que lui seul il peut vous accorder.

J O S E P H.

Deviez-vous tous ainsi laisser votre vieux Pere
 En des tems malheureux , désolé , solitaire ?
 Qui peut dans ces momens soulager son ennui !

S I M E O N.

Le plus jeune de nous étoit auprès de lui.

J O S E P H.

Et pourquoi le plus jeune ! il étoit incapable
 D'aider & de servir ce Vieillard vénérable.
 Mais de ce jeune frere on fait un vain récit.
 Je désirois le voir , ne vous l'ai-je pas dit ?
 Je veux de vos discours une preuve certaine.

S I M E O N.

Du malheureux Jacob , hélas ! quelle est la peine ,
 Peut-être il ne veut pas exposer Benjamin ,
 Aux périls du voyage , aux longueurs du chemin ;

Ce fils , le cher objet de toute sa tendresse ,
Est l'unique soutien de sa triste vieillesse.

J O S E P H .

Hely !

S I M E O N .

Dans quel bonheur il vivoit autrefois ,
Pere de douze fils , tous unis sous ses loix !
Depuis qu'à l'un de nous la clarté fut ravie ,
D'éternelles douleurs ont affligé sa vie.

J O S E P H .

Quel nom avoit ce frere ? Et comment est-il mort ?

S I M E O N .

Il se nommoit Joseph. Né pour un triste sort ,
Egaré dans les bois , sa jeunesse imprudente
Assouvit des Lions la rage dévorante.

J O S E P H .

Vous dites que ce sont ces Animaux cruels ?
Et des Hommes peut-être ont été criminels.
Peut être qu'au milieu d'une paine déserte ,
De lâches ennemis ont conspiré sa perte.
Les Hommes trop souvent par leur malignité
Des plus affreux Lions passent la cruauté.

S I M E O N se trouble.

Mais pourquoi vous offrir cette idée importune ?
Pouvez-vous si long-tems ouir notre infortune ?

Ces incidens communs qu'ici vous écoutez ,
 Abusent trop , Seigneur , de vos rares bontez.
 Et je ne conçois pas quel intérêt peut prendre
 Un Ministre si grand à ce qu'il vient d'entendre.

J O S E P H.

J'en prends à vos discours plus que vous ne pensez ,
 Et par votre mensonge enfin vous m'offensez.
 Peut-être ignorez-vous que je lis dans les ames ,
 Et perce les replis de vos perfides trames.
 J'ai dans votre discours connu des traits menteurs ;
 Et je ne vous tiens plus que pour des imposteurs.
 Vous pensez m'abuser par des histoires vaines ;
 Mais vous m'en répondrez à loisir dans les chaînes ;
 Et quiconque aujourd'hui voudra vous ressembler ,
 Par votre triste exemple aura lieu de trembler.
 Allez.



S C E N E I V.

J O S E P H , H E L Y.

J O S E P H.

Je l'ai chassé. Mon ame trop émûe ;
 Ne pouvoit plus cacher mon désordre à sa vûe.
 Ah ! puisqu'on ne vient pas , Hely , sans différer
 A partir avec lui tu dois te préparer.
 Va porter mes présens , va dans la Palestine
 Arrêter les rigueurs de l'horrible famine.
 Peut-être c'est trop tard ! que de tems j'ai perdu !
 A donner ces secours j'aurai trop attendu !

Tout ce qu'a fait pour moi ta sainte Providence ;
 Grand Dieu , doit me remplir de joye & d'esperance :
 Je crois qu'avec ce soin qui conserva mes jours ,
 Sur mon pere Jacob ton œil veille toujours ;
 Mais pardonne , grand Dieu , pardonne à ma foiblesse ;
 Qui semble quelquefois oublier ta promesse.
 Tu choisi Abraham , & voulus l'éclairer ,
 Pour connoître ton Nom , te servir , t'adorer.
 Tu lui promis , Seigneur , que sa race seconde
 De ses enfans élus rempliroit tout le monde ;
 Et que toujours comblez de tes sacrés bienfaits ;
 Ils chanteroient ton nom & ta gloire à jamais.
 Mais , hélas ! on diroit qu'aujourd'hui leurs offenses ;
 Ont ramené sur eux le tems de tes vengeance !
 J'a Faim qui détruit tout , regne avec plus d'honneur
 Que n'en eut le Déluge au jour de ta fureur !
 Sur les bords du Jourdain tout périt ; & j'ignore
 Ce que devient mon Pere & s'il respire encore.
 Ma crainte rompt le cours de mes felicitéz.
 Decouvre-moi sur lui tes saintes volonteé ,
 Grand Dieu . déclare-moi ce qu'il faut que j'espere.
 Ces biens que tu me fais , repand-les sur mon Pere ,
 Après qu'à son amour j'ai coûté tant de pleurs !
 En lui montrant Joseph , termine ses douleurs.
 Mes vœux , ...

S C E N E V.

JOSEPH , THIAMIS , HELY.

J O S E P H .

Que me veut-on , Thiamis ?

T H I A M I S.

Vous apprendre
Que la troupe étrangere à vos pieds vient se rendre.
Les gens que par votre ordre on avoit disposés ,
Leur rendant les chemins plus sûrs & plus aisés ,
Ont , sans se découvrir , aidé leur diligence.

J O S E P H.

Qu'on les amene.

T H I A M I S.

Instruit de votre impatience ;
Je les ai fait d'abord conduire en ce Palais.

J O S E P H.

Qu'ils entrent. O grand Dieu ! seconde mes souhaits :
De quels troubles divers je me sens l'ame atteinte !
Quel mélange soudain d'esperance & de crainte !
Le jeune Benjamin , que j'ai tant désiré ,
Vient-il malgré les cris de son Pere éploré ?
Que vont-ils m'annoncer ? A cet aspect je tremble.

H E L Y.

Ah ! voilà Benjamin ! Seigneur , il vous ressemble ;
Vous aviez à cet âge , & ces traits , & ce port.

J O S E P H.

Il faut , mon cher Hely , retenir mon transport.



S C E N E V I.

JOSEPH, RUBEN, JUDA, BENJAMIN, &c.

HELY, THIAMIS.

R U B E N.

Dans ces extrémités qui de la Palestine ;
 Avancent tous les jours la cruelle ruine ,
 Nous revenons encore , embrassant vos genoux ,
 Vous conjurer , Seigneur , d'avoir pitié de nous.
 Par vos soins fortunés que l'Egypte est heureuse !
 Tous les autres climats ont une face affreuse !
 Et qu'après tant d'horreurs & de calamités ,
 A l'aspect de ces lieux nos cœurs sont transportés !
 Nous joignons à nos vœux les vœux de notre Frère ;
 Nous vous le présentons.

J O S E P H .

Ce Vieillard votre Pere ;
 De qui vous m'avez fait un portrait si touchant :
 En quel état est-il ?

R U B E N .

Dans son âge penchant ,
 Au gré de nos desirs ses nombreuses années ,
 Nous paroissent encore loin de se voir bornées ,
 Supportant ses malheurs , il coule ses vieux jours ,
 Toujours se confiant au celeste Secours.

Charmé de vos bontez , il les loue avec zèle ,
Et se dit , comme nous , votre Esclave fidele.

J O S E P H .

C'est donc là Benjamin , entre ses bras nourri ,
De ce Pere affligé si tendrement cheri ?
Ah ! mon fils , que le ciel te comble de sa grace ,
Et te rende l'honneur & l'appui de ta race.

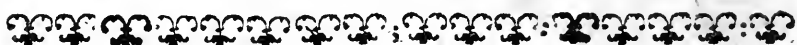
J U D A .

Nous venons tout ravis de vos soins bienfaisans ;
Vous payer nos tributs , vous offrir nos présens.
Mais que votre bonté , s'il lui plaît , daigne entendre ,
Un sujet de frayeur qui nous a dû surprendre.
Lorsqu'à vos Officiers nous avions présenté ,
En partant de ces lieux , nous l'avons remporté.
Sans pouvoir découvrir d'où l'erreur est venue ;
Seigneur , pour réparer une faute inconnue ,
Nous venons à vos pieds offrir tous nos Trésors ,
Et tout ce que de rare on trouve sur nos bords.
Foibles dons , il est vrai ; mais dans notre impuissance
Qui marquera jamais notre reconnoissance ?
Nous vous avons choisi ce que l'on offre aux Cieux ,
Des parfums parmi nous estimés précieux ;
Et de l'arbre odorant tiré ces larmes pures ,
Infaillible remede aux sanglantes blessures ;
Utile à conserver le fil de ces beaux jours.
Qui ne devroient jamais finir leur noble cours.
C'est ce que par nos mains notre Pere vous donne.
Son espoir & le notre à vous seul s'abandonne.
D'une juste frayeur nous étions agitez.
Mais nous reconnoissons vos augustes bontez ,
Et dans ce doux moment vos regards favorables ;

Nous annoncent la fin de nos maux déplorables.

J O S E P H.

Ah ! cher Hely , comment retiendrai-je mes pleurs ?
 Oui , vous verrez par moi dissiper vos malheurs ,
 Je suis content de vous ; vivez en assurance ;
 Nous avons en ces lieux de l'or en abondance ;
 Gardez , gardez le vôtre , & partagez nos biens.
 Que du Frere captif on brise les liens.
 Pour vous faire oublier un pénible voyage ;
 Et donner de ma grace un entier témoignage ;
 Un Festin solennel avec moi vous attend ;
 D'une étroite amitié , c'est le gage éclatant.
 Allez. Prenez soin d'eux , Thiamis.



S C E N E V I I.

J O S E P H , H E L Y.

J O S E P H.

Leur présence
 mon cœur attendri fait trop de violence !
 Et les pleurs dont mes yeux viennent de se tremper ,
 Retenues si long-temps , se vouloient échaper.
 Mais il faut , cher Hely , renfermer ma foiblesse.
 Du Peuple qui m'attend , allons voir l'allégresse ;
 Et si ces vains honneurs ne peuvent me toucher ,
 Le trouble de mon cœur au moins doit se cacher.

Fin du second Acte.



ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

AZANETH, THERMUTIS

AZANETH.

MEMPHIS vient d'éclater d'une Pompe nouvelle.
 Dans l'Egypte jamais Fête ne fut si belle.
 Tous ces riches Trésors en public étalés,
 En des Siècles heureux, sous vingt Rois rassemblés;
 Des Arts les plus sçavans l'ingénieuse adresse,
 Qui surpassoit encor l'éclat de la richesse;
 Tout de Sophoneas honoroit la grandeur,
 Tout de ce jour fameux relevoit la splendeur.
 Des Peuples différens de tout ce vaste Empire;
 Pour lui le juste zèle également conspire.
 As-tu bien entendu leurs applaudissemens?
 Thermutis, as-tu vû leurs tendres mouvemens?
 De Tapis & de Fleurs Memphis par-tout ornée;
 Et toute cette Foule à genoux prosternée?
 Du Peuple & des Herauts discernois-tu la voix?
 N'as-tu pas entendu repeter mille fois:
*C'est par lui que l'Egypte en biens est si seconde;
 Qu'il vive; c'est le Pere & le Sauveur du Monde.*

Vous qui faites trembler la Terre sous vos pas,
 Vous, Guerriers furieux, qui parmi les combats,
 Traînant avec l'effroi la Parque meurtrière,
 Repandez à nos yeux une triste lumière;

J O S E P H ,

Qui triomphez souvent des Peuples égorgés ,
Des Trônes abatus , des Etats ravagés ,
Que l'on doit préférer ce Triomphe paisible
A toute votre gloire & funeste & terrible !

Mon Epoux triomphant , sans orgueil , sans fierté ,
Nous montrant sur son Char sa douce Majesté ,
Par un regard ferein , une modeste joye ,
Répondoit à ces cris qu'au Ciel Memphis envoie.
Mais bien-tôt de sa gloire il a paru lassé ,
Et trop vîte à nos yeux le triomphe a passé.

Les premiers de la Cour qu'à sa Table il invite ,
Dans son Appartement revenant à sa suite ,
Il fait à ce Festin appeler ces Hebreux !
D'où viennent tant d'égards qu'il témoigne pour eux ?
Moi-même à me troubler je suis ingénieuse ,
Je ne puis moderer ma crainte curieuse.
Qui sont ces Inconnus ? Que viennent-ils chercher ?
De quelle inquiétude ont-ils pû le toucher ?
J'ai chargé Thiamis de voir ce qui se passe.
Je viens de le mander.

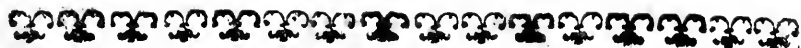
T H E R M U T I S .

Lui , qui vous doit sa place ,
Et toutes les faveurs qu'il tient de votre Epoux ,
Ne peut mieux employer son zèle que pour vous.

A Z A N E T H .

Je vais sçavoir de lui ce qu'il faut que je croye.





SCENE II.

AZANETH, THIAMIS, THERMUTIS

AZANETH.

Thiamis , que fait-on ?

THIAMIS.

De merveille & de joye
 Dans le Festin pompeux tout paroît transporté.
 Ces Etrangers reçus avec tant de bonté ,
 Placés devant mon Maître , admiroient en silence
 Le surprenant éclat de sa magnificence.
 Un d'entr'eux est sur-tout comblé de ses faveurs.
 D'abord un grand respect avoit contraint leurs cœurs ;
 Enfin par sa douceur ce grand respect s'oublie ,
 Et d'une libre joye ils ont l'ame remplie.
 Les yeux fixés sur eux , sans les en détourner ,
 On diroit qu'il s'applique à les examiner.
 Souvent avec tendresse on le voit leur sourire ;
 Et quelquefois , Madame , on l'entend qui soupire.

AZANETH.

Qui sont-ils , le sçais-tu ? N'en a-t'il rien marqué ?

THIAMIS.

Son secret jusqu'ici ne s'est point expliqué.

A Z A N E T H.

C'est par eux qu'il ressent de secrètes allarmes ;
 Après les avoir vûs il a versé des larmes.
 Il a cessé tantôt de les entretenir ,
 Tout baigné par des pleurs qu'il n'a pû retenir.
 Dans leur destin obscur , qu'est-ce qui l'intéresse ?
 Quelle est cette douleur , quelle est cette tendresse ?
 Ah ! ce doit être enfin quelque triste rapport ,
 Qui jette tant de trouble en un Esprit si fort.

T H I A M I S.

Vous en ferez , Madame , instruite par lui-même,
 Il vient.

A Z A N E T H.

Il laisse voir une tristesse extrême.
 Voyons si le sujet en peut être éclairci.



S C E N E I I I.

J O S E P H , A Z A N E T H.

A Z A N E T H.

Pouvez-vous du Festin vous retirer ainsi ,
 Seigneur ? Quoi ? dans ce jour pour vous brillant de
 gloire ,
 Dont l'Égypte jamais ne perdra la mémoire ,
 Où tous les cœurs pour vous sont comblés de plaisirs ;
 Vous êtes donc le seul qui poussez des soupirs ?

Je ne demande pas d'entrer dans ces pensées ,
Pour le bien de l'État sans relâche exercées ;
Sur les secrets du Roy je me tais : mais , Seigneur ,
Ne sçaurais-je avoir part à ceux de votre cœur ?

J O S E P H.

Vos charmantes bontés , votre rare prudence ,
Madame , ont toujours eu toute ma confiance.
Quels pénibles travaux , & quels cuisans soucis ,
Par ces aimables soins ne seroient adoucis ?
Et pour vous & pour moi , si vous voulez , Madame ,
Qu'en cette occasion je vous ouvre mon ame ,
C'est ce même Triomphe , & ce comble d'honneur ,
Cet excès inouï de gloire & de bonheur ,
Qui vient à mon esprit , par des couleurs plus vives ,
Offrir des Malheureux les images plaintives.
Madame , en cet état sublime & fortuné ,
Il me souvient toujours en quels lieux je suis né.
Dieu me conserve encore un Pere vénérable ,
Mais pour l'amour des siens , Vieillard inconsolable ,
Et qui voit désoler par les calamités ,
Ces beaux lieux qu'en repos il avoit habitez.
Hélas ! quand je devrois lui montrer ma tendresse ,
Je le laisse languir accablé de tristesse !

A Z A N E T H.

Sans nous abandonner , hé quoi ! ne pouvez-vous
Lui partager nos biens , l'appeller parmi nous ?
De ce devoir si tendre occupé pour un Pere ,
Qu'en vous cette amitié , Seigneur , me devient chere !
Mais s'il gémit ainsi sous un Ciel rigoureux ,
Que ne l'attirons-nous sur des bords plus heureux ?
Pour aplanir sa route , un mot vous peut suffire ;

Qu'il vienne voir son fils maître de cet Empire ;
 Et prolonger ses jours de tristesse abattus ,
 Qu'il jouisse en vos bras du fruit de vos Vertus.
 Que je revere en lui le Chef de la Famille ,
 Et qu'il m'aime à son tour en véritable Fille.
 De quel parfait bonheur je devrois m'assurer ;
 S'il ne vous restoit rien ailleurs à désirer !

J O S E P H .

Lui peut-on en ces lieux promettre un Sort tranquille ?
 Ah ! que ce beau projet , Madame , est difficile !

A Z A N E T H .

Quoi ! Seigneur , doutez-vous que les Egyptiens
 Sauvez de tant de maux , comblez de tant de biens ;
 Ne prennent pour objet de leur reconnoissance ,
 Un homme à qui l'on doit votre heureuse naissance ;
 Il jouïra des biens que vous nous conservez.
 Tous ces Peuples nombreux que vous avez sauvés ,
 A ce Pere si cher rendront un juste hommage.

J O S E P H .

Ah ! qu'est-ce que l'amour du Vulgaire volage ?
 Quand le Peuple est soumis aux Loix d'un Etranger ;
 Que toute cette ardeur est facile à changer !
 Oüi , malgré ces honneurs dont l'éclat vous enchante.
 Des Peuples & des Rois la faveur est changeante.
 Le cœur des Courtisans nous est-il bien soumis ?
 Ce qui les rends jaloux , les peut-il rendre amis ?
 Ne sçais-je pas déjà ce que c'est que l'envie ;
 Et mon Pere , Madame , au déclin de sa vie ,
 Sous un Ciel inconnu peut-il se hasarder ?

Quelque azile en ces lieux qu'on lui puisse accorder ,
Lui qui d'un culte saint , d'un zèle véritable ,
Adore du vrai Dieu le pouvoir redoutable ;
De quel œil verra-t'il les cultes odieux ,
Dont l'idolâtre Egypte honore ses faux Dieux ?

Ici tout est rempli de prodiges bizarres ,
De superstitions infâmes & barbares ;
Et la crainte seconde en Fantômes divers ,
Peuple d'indignes Dieux l'Eau , la Terre & les Airs :
Mais enfin , Azaneth , s'il faut que je m'explique ,
Tout ce vaste Univers n'a qu'un Moteur unique ,
Invisible Soleil , source de vérité ,
Dont notre Esprit reçoit l'immortelle clarté ;
Les vertus que produit la raison épurée ,
Sont le culte que veut Sa Majesté sacrée ,
De ce Dieu , seul vrai Dieu , seul digne d'être aimé...

A Z A N E T H.

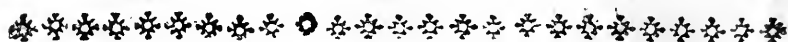
Ce Dieu , dans vos discours , mille fois m'a charmé ;
Vous l'adorez ici ; votre Pere de même ,
Peut s'attacher toujours à son culte suprême.
Seigneur , auprès du Roy vous pouvez tout oser ;
Ce Prince à vos désirs ne peut rien refuser ,
De Sauveur de l'Etat n'avez-vous pas le titre ?
Des Loix & des Autels n'êtes-vous pas l'Arbitre ?
Mais voyez donc le Roy ? Qu'attendez-vous ? Venez
Employer près de lui ces momens fortunés ,
Que pourroit-il penser de ce triste silence ?
Songez que vous devez paroître en sa présence.
Lorsque les Rois sur nous répandent leurs faveurs ;
Ils veulent que la joye éclate dans nos cœurs .
La Reine me demande ; & je vais auprès d'elle
Lui soumettre pour vous votre gloire nouvelle .
J'espère en même temps disposer ses bontés

A l'accomplissement de nos felicités.

Non , non , pour vos Parens , Seigneur , pour votre
Pere ,

Notre Egypte n'est pas une Terre étrangere.

Ma réponse bien-tôt calmera vos ennuis.



S C E N E I V.

J O S E P H , H E L Y.

J O S E P H.

Viens , Hely. N'es-tu pas dans le trouble où je suis ?
Au milieu du Festin , à l'aspect de mes Freres ,
Que mon cœur a senti de mouvemens contraires !
J'éprouvois tour à tour le couroux , la pitié ,
La tendresse , l'honneur , la haine , l'amitié ;
Malgré moi leur orgueil , & leur haine sanglante ,
Quand je veux l'oublier , à mes yeux se présente.
Par eux , pour m'abîmer , des souffres sont ouverts ,
Le poignard est levé , je suis chargé de fers ;
Pour me livrer Esclave ils prolongeoient ma vie.
Mais dans leur cœur perfide ils me l'ont tous ravie.
Ruben ne m'a donné qu'un secours impuissant ;
Et mon cher Benjamin est le seul innocent.
Que font-ils ?

H E L Y.

Tout remplis tout pénétrez de joye ,
Il regardent vos dons qu'à leurs yeux on déploie.
Il brûlent d'emporter ces secours précieux.

J O S E P H.

Sans me connoître encor , quitterons-ils ces lieux ?

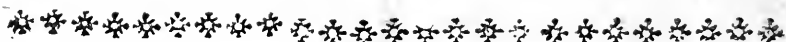
Le secours qui leur plaît d'une main étrangere ,
 Leur seroit un outrage accepté de leur Frere ;
 Pourroient-ils supporter dans cette illustre Sort ,
 Ce Joseph dont leur haine avoit juré la mort ?
 Si pour des biens songez , une gloire en idée ,
 J'ai vû d'un tel couroux leur ame possédée ,
 Quelle horrible fureur en eux doit exciter ,
 Ce comble de grandeurs où l'on me voit monter ?
 Je vois avec transport Benjamin ce cher Frere ,
 Dont ma mere Rachel étoit aussi la mere ;
 Des mêmes sentimens nous sommes animez.
 Tous deux de notre Pere également aimez.
 Eh ! de quel doux plaisir j'aurois l'ame comblée ,
 En voyant ma Famille en ces lieux rassemblée ,
 M'aimer , me reconnoître , & chérir mes bienfaits !
 Mais il faut dans mon cœur renfermer ces souhaits
 Je vais me taire encor ; Dieu daignera m'instruire ,
 Agissons en silence , & nous laissons conduire.
 Mes Freres vont paroître.

H E L Y.

Oui , Seigneur , les voici.

J O S E P H.

Toi , ne t'éloigne pas ; & qu'on nous laisse ici.
 Que la sainte amitié , s'il se peut , les anime ;
 J'attens leur repentir , je pardonne leur crime ;
 Avec plaisir sur eux je répandrai mes biens.
 Leurs de_voir violez ne changent pas les miens.



S C E N E V.

JOSEPH, RUBEN, SIMEON, JUDA;
BENJAMIN, THIAMIS.

R U B E N.

Comblez de vos bontés, témoins de votre gloire;
P rmettez qu'à Jacob nous en tracions l'histoire.
Notre Pere, Seigneur, sur ces Evénemens,
Sera rempli de joye, de ravissmens.
Et pour nous, qui peut mieux lui témoigner le zèle,
Dont nous obéïssons à la Loi paternelle,
Que notre empressement à quitter ces beaux lieux,
Où près de vous tout charme & nos cœurs & nos yeux?
Les momens lui sont chers; & nous osons vous dire,
Qu'à peine, loin de nous, ce bon Vieillard respire;
Il nous a défendu de faire aucun séjour,
Son ordre & le besoin presse notre retour.
Pour achever, Seigneur une grace si grande,
Ordonnez, s'il vous plaît, le départ qu'il demande;
Faites-lui ressentir vos heureuses faveurs;
Et que notre présence aille sécher ses pleurs.

J O S E P H.

Tout étoit préparé. Marchez en diligence:
J'approuve vos desirs & votre impatience;
N'ayez point de repos qu'auprès de lui rendus;
Il n'ait avec les Fils ces secours attendus.

Remenez Simeon dont j'ai brisé la chaîne.
Que Benjamin demeure.

J U D A.

Ah ! quelle est notre peine ;
De ne pouvoir , Seigneur , obéir à vos Loix !
Jacob ne laisse pas l'échange à notre choix.
On peut vous avoir dit sa première disgrâce ,
Déjà privé d'un Fils qu'en son cœur rien n'efface ;
Il en voit dans cet autre & l'esprit & les traits ;
Le jeune Benjamin calme ses longs regrets ,
Il croit revoir Joseph ; & son ame éperdue ,
Compte tous les momens qu'il est loin de sa vûe.

J O S E P H.

Laissez-le moi , vous dis-je , allez , partez sans lui.
Jacob verra bien-tôt dissiper son ennui ,
Quand il sçaura les biens & le bonheur extrême ,
Dont je veux en ces lieux combler ce Fils qu'il aime.

J U D A.

J'ai promis son retour , & sans le remener ;
Aux rives du Jourdain je ne puis retourner.

B E N J A M I N.

Si ma timide voix ose se faire entendre ,
Je vous dirai , Seigneur , que d'un Pere si tendre ,
Je dois aller encor suivre les saintes Loix ,
Je dois aller encor m'instruire par sa voix.
Heureux si je pouvois apprendre de mon Pere ,

Ces divines Leçons que pratiquoit mon Frere,
 Tout ce que de Joseph j'entendois raconter,
 M'enflâme du désir de pouvoir l'imiter ;
 C'est l'exemple éternel que Jacob me présente,

J O S E P H ,

Si vous en conservez la mémoire touchante ;
 Demeurez , Benjamin , & recevez ma foi ,
 Que vous retrouverez votre cher Frere en moi.
 Je ne vous offre point une amitié commune ;
 Auprès de Pharaon , partagez ma Fortune ;
 Pour vous mieux établir , croyez , cher Benjamin ,
 Que vous serez conduit & formé de ma main.

B E N J A M I N .

Je ne puis de Jacob délaisser la vicillesse ;
 Je dois par mon retour répondre à sa tendresse.
 Sans voir tout cet éclat que vous me promettez ;
 Quel charme plus puissant je trouve en vos bontez !
 Seigneur , il s'en faut peu que je ne les préfère
 A tous les nœuds du sang , à l'amour de mon Pere ;
 Sans ce premier devoir , qu'il m'auroit été doux ,
 D'apprendre les Vertus , Seigneur, auprès de vous !

J O S E P H ,

Où suis-je ?

J U D A .

Par les pleurs un Pere le rappelle.
 Approuvez pour Jacob notre devoir fidelle.
 Nous vous l'avons dépeint, Seigneur, de ses vieux ans,

Traînant seul , affligé , les restes languissans.
 Il vit du seul espoir que nous allons lui rendre ,
 Ce Fils , le dernier fruit de l'amour le plus tendre ,
 Lorsque pour obéir à votre ordre absolu ,
 A nous le confier Jacob s'est résolu ;
 » Mes Fils , nous a-t'il dit , en nous donnant ce gage ,
 » Vous me voyez panchant à la fin de mon âge ;
 » Si mon cher Benjamin ne revient dans mes bras ,
 » Vous allez par sa perte avancer mon trépas ;
 » En perdant cet objet dont mon ame est ravie ,
 » Je vais dans la douleur finir ma triste vie.
 Jamais à l'envoyer il n'eût pû consentir ,
 Si nos sermens

J O S E P H.

Hé bien , qu'on les fasse partir ;
 Allez , vous le voulez ; il faut vous satisfaire.

R U B E N.

A vos sacrez genoux

J O S E P H.

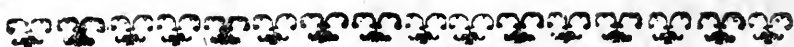
Que j'ai peine à me taire !
 Ne perdez point de temps. Mes Ordres sont donnez.
 Emportez les présens qui vous sont destinez.

R U B E N.

Que de graces , Seigneur , nous avons à vous rendre !
 Que le Ciel ait pour vous

J O S E P H.

Partez , c'est trop attendre.



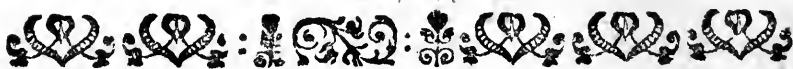
S C E N E V I.

J O S E P H , H E L Y ,

J O S E P H .

J'y consens donc? Il part. Cruel consentement !
 Puis-je de Benjamin souffrir l'éloignement?
 Que faire? que penser? qu'est-ce que je médite?
 Allons. Divin esprit, qui règle ma conduite,
 Sur mon cher Benjamin daigne encore m'éclairer.
 Dois-je le retenir? dois-je m'en séparer?

Fin du troisième Acte.



A C T E Q U A T R I È M E.

S C E N E P R E M I È R E.

J O S E P H , H E L Y .

H E L Y .

J E les ai vû partir; & mon ame attendrie;
 S'envoloit, sur leurs pas, dans ma chere Patrie;
 Mon Esprit les suivoit en ces Vallons aimez,
 Où du Dieu d'Israel les traits sont imprimez.

J O S E P H.

On les arrête , Hely. Thiamis que j'envoie ;
Pour flatter ma douleur , va retarder leur joye.
Hélas ! comme autrefois , que ne puis-je avec eux ;
Du tranquille Jourdain voir le Rivage heureux !

Tu le sçais ; que mon ame alors étoit contente !
Quel beaux jours éclairoient ma jeunesse innocente ;
Parmi ces Prez fleuris , sur ces rians Côteaux ,
Où païssoient de Jacob les fertiles Troupeaux ;
Que d'un Pere si bon l'amitié m'étoit chere !
Hely , que je trouvois de douceur à lui plaire !
Avec quelle rigueur des Freres trop cruels ,
M'ont arraché du sein & des bras paternels !

O malheureuse envie ! ô Monstre détestable !
Par la proximité toujours plus implacable ,
Dans sa noire fureur prompte à s'envénimer ,
Contre ceux que le Ciel nous ordonne d'aimer ;
Tous les nœus sont rompus par sa rage inhumaine ;
D'un Frere contre un Frere elle allume la haine.

H E L Y.

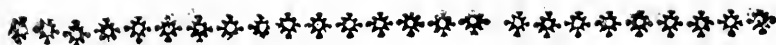
Mais Benjamin , Seigneur , s'est fait voir aujourd'hui ;
Digne du tendre amour que vous avez pour lui.
Pour le nom de Jacob quelle douce esperance !
Pour l'honneur des Hebreux , quelle heureuse assurance !

J O S E P H.

Ah ! qu'il revienne , Hely. Je ne puis consentir
A quitter Benjamin , à le laisser partir ;
Et je crois que le Ciel à mes desseins propice ;

Approuve de mon cœur l'innocence artifice ;
 De Jacob cependant je prévoi la douleur ,
 Tu peux toi-même , Hely , détourner ce malheur ;
 Au lieu de Benjamin , toi , pars avec mes Freres ;
 Ensemble portez-lui ces Moissons salutaires.
 Dis-lui tout ce que Dieu daigne faire pour moi ;
 Les biens que j'ai reçus , l'état où je me voi.
 Dis-lui que Benjamin m'est plus cher qu'à lui-même ;
 Et que je l'associe à mon bonheur suprême.
 Qu'enfin je crains pour lui des Freres inhumains ;
 Que je les veux ôter de leurs cruelles mains.
 Peut-être qu'à son tour cette maligne envie ,
 Qui me vendit esclave , attaqueroit sa vie.
 Hé quoi ? si de mon Père on le voit trop aimé ,
 Et si pour son mérite il est trop estimé ,
 Bien-tôt de cet amour , bien-tôt de cette estime ;
 Ses Freres ennemis lui pourroient faire un crime ;
 Ses charmantes Vertus armeront le courroux ,
 De ces esprits livrez à leurs transports jaloux.
 De ces perfides cœurs on connoît la foiblesse ;
 Ils reverent un Dieu quand le malheur les presse ;
 Et de ce même Dieu , qu'ils ont tant imploré ,
 Si-tôt qu'ils sont heureux le nom est ignoré.
 Par les coups du malheur leur ame est abatuë ;
 Mais leur malignité n'est pas encor vaincuë.
 Pour mon cher Benjamin je veux les éprouver ;
 Jusqu'au moindre regard je vais les observer.
 Pour connoître leur cœur , Hely forcé de feindre ;
 Si je les fais souffrir , j'en suis le plus à plaindre ?
 J'entens du bruit , c'est Eux ,





S C E N E I I.

JOSEPH, RUBEN, SIMEON, JUDA,
BENJAMIN, THIAMIS, HELY.

RUBEN, sans voir Joseph.

Quoi donc ? pour quels forfaits
Nous fait-on revenir par force en ce Palais ?
Votre Maître peut-il approuver cette audace ;
Lui, de qui la bonté nous a fait tant de grace ?
Il punira bien-tôt le cruel traitement,
Qui nous est fait ici sans son consentement.

Voyant J O S E P H.

Ah ! Seigneur, à vos pieds vous nous voyez encore ;
On ose nous poursuivre, & l'on nous deshonne ;
On vient nous arrêter comme des criminels,
Quel sujet nous expose à ces affrons mortels ?
Qu'ont-ils, ces Furieux, qu'est-ce qui les anime ?
Ne nous peut-on au moins apprendre notre crime ?

T H I A M I S.

Comment, Hommes ingrats, osez-vous voir le jour ?
De tant de biens reçus est-ce là le retour ?
Mon Maître ouvre pour vous une main libérale,
Ses graces empêchoient votre perte fatale ;
Et des heureux secours qui vous sont accordez,
Voilà, voilà le prix, lâches, que vous rendez.

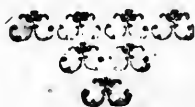
Peut-on vous ordonner de suplice assez rude ?
 Mêler le sacrilege avec l'ingratitude !
 Vous avez emportez le Vase précieux
 Dont mon Maître se sert en consultant les Cieux ;
 Ce trésor tout sacré , cette Coupe augurale
 Où quand il sacrifie . . .

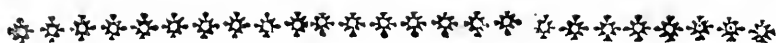
J U D A.

O fureur sans égale !
 Quel horrible mensonge ose nous attaquer ?
 Quoi ! Seigneur, contre vous nous aurions pû manquer !
 Nous aurions oublié ces bienfaits & ces graces ,
 Qui de nos maux pressans dissipoient les menaces ?
 Nous aurions pû descendre à cette indignité ?
 Nous nous ferions souillez par cette lâcheté ?
 Ah ! ne permettez pas qu'une noire imposture ;
 A vos rares bontés mêle une telle injure.
 Oui , Seigneur , si le vase est trouvé parmi nous.
 Par de cruels tourmens nous voulons périr tous.

J O S E P H .

D'un excès de rigueur je ne suis point capable,
 La peine ne fera que pour le seul coupable.
 Je croi que parmi vous il s'en trouve en effet ,
 Qui ne sont point souillez d'un si lâche forfait ;
 Et peut-être qu'un seul a failli sans complice.
 J'examinerai tout , & vous rendrai justice.





S C E N E I I I.

JOSEPH , OFFICIER , BENJAMIN , RUBEN ;
SIMEON , JUDA , &c. THIAMIS , HELY.

J O S E P H.

A-t'on le vase ?

O F F I C I E R.

Après l'avoir long-tems cherché ;
Parmi vos riches Dons il se trouve caché.
Le larcin se mêloit à ces faveurs si cheres ;
Dont Benjamin se voit comblé sur tous ses Freres ;
Il avoit pris le vase , il osoit l'emporter.

J O S E P H.

Est-il bien vrai ?

O F F I C I E R.

Seigneur , on n'en peut plus douter.
Le crime le regarde.

J O S E P H.

Hé bien , qu'on le retienne.

B E N J A M I N.

Moi ! Ciel , quelle innocence est égale à la mienne !

R U B E N.

C'est à vous d'ordonner , de disposer de nous ;
 Nous respectons , Seigneur , votre juste courroux.
 Mais il est des esprits qui se plaisent à nuire.
 Quelqu'un par ce faux crime a voulu nous détruire ;
 D'un perfide Ennemi les regards envieux
 N'ont pû nous voir jouir de vos dons précieux.

J O S E P H.

Non , non Ne cherchez point de défenses frivoles ,
 Contre un fait averé , que servent les paroles ?
 Au plus grand nombre ici je veux bien pardonner.
 Vous tous , en sûreté , vous pouvez retourner ;
 Je n'ai de châtiment que pour l'auteur du crime ,
 Et lui seul dans les fers en fera la victime.
 Je ne vous retiens plus.

B E N J A M I N.

Voyez la vérité.

Est-ce là le bonheur dont vous m'avez flatté ?

J U D A.

Je ne puis concevoir qu'elle affreuse disgrâce ,
 Sur nous de votre haine excite la menace.
 Mais si sur notre tête attirant ce danger ,
 Le Ciel de quelque crime a voulu se vanger ,
 Du jeune Benjamin épargnez l'innocence ,
 Et tournez contre nous toute votre vengeance.

B E N J A M I N.

De ce crime honteux je me vois accuser ;
 Hélas ! Et que de maux je dois toujours causer !

En

En naissant j'ai causé le trépas de ma Mere ;
 Et je vais , en mourant , faire expirer mon Pere !
 Malheureux Benjamin , à Jacob , à Rachel ,
 Tu dois également porter le coup mortel !
 Hélas ! dans l'infortune où je vous abandonne ,
 Mon Pere , que je plains l'ennui que je vous donne !
 Je vais , comme Joseph , vous percer de douleurs ;
 Je n'ai pas ses vertus , & j'aurai ses malheurs.

J O S E P H .

Je n'en puis plus , Hely ! qu'on sorte , qu'on finisse.
 Que sans retardement mon ordre s'accomplisse.
 Ostez le Criminel ; gardez-le Thiamis.
 Allez. Ce Prisonnier en vos mains est remis.



S C E N E I V .

J O S E P H , R U B E N , S I M E O N ,

J U D A , &c. H E L Y .

J O S E P H .

Vous partez , je l'ordonne.

J U D A .

Ah ! Seigneur , pour m'entendre ;
 Calmez votre colere , ou daignez la suspendre ,
 A votre Esclave , hélas ! Permettez de parler
 Qu'à vos yeux tout mon sang ici puisse couler ,
 Plûtôt que Benjamin. . . .

J O S E P H .

Ma patience est lassée.
 Recevez-vous ainsi mes bienfaits & ma grace ?
 Vous avez lieu , je crois , de louer ma bonté.
 J'ai parlé , c'en est fait , & j'ai trop écouté.
 Le châtimement suivroit un refus temeraire.
 Partez , obéïſſez. Ah ! sous ce front ſevere ,
 Je ſens mon cœur ferré , je ſens baigner mes yeux.
 Pour cacher ce déſordre , ôtons-nous de ces lieux.



S C E N E V.

R U B E N , S I M E O N , J U D A .

S I M E O N .

Quel changement ! Ainſi nous perdons l'eſperance ;
 Qui venoit d'adoucir notre longue ſouffrance ?
 Après ces vains honneurs , dont il nous a flattés ,
 Nous ſommes pourſuivis , trahis , perſecutés !
 Quelle étoit la fureur de ces fiers Sattellites ?
 Il avoit réſolu ces injuſtes pourſuites !

R U B E N .

Je ne puis démêler les replis de ſon cœur.
 Tandis que Benjamin éprouve ſa rigueur ,
 Tout-chargez de ces dons , voyez qu'il nous renvoye !

S I M E O N .

Il goute en notre peine une ſecrete joye.
 Présens vains & trompeurs. Ah ! déſabuſez-vous !

Si nous partions encore , on courroit après nous.
Sur un sujet si faux sa colere allumée ,
D'un prétexte nouveau feroit bientôt armée.

R U B E N.

Non , je ne conçois point ces rudes traitemens !
J'ai cru voir dans ses yeux de plus doux sentimens ;

S I M E O N.

Quoi ! Ne devons-nous pas dès le premier voyage ,
Avoir prévu l'embuche où notre erreur s'engage ?
Nous vîmes ce Tyran contre nous irrité ;
Et s'il mit quelque frein à sa malignité ,
Cette pitié forcée étoit un artifice ;
Il méditoit dès-lors sa perfide injustice.
C'étoit un piège , hélas ! notre œil fut étonné
De retrouver tout l'or que nous avions donné ;
Mais l'on nous préparoit cette mortelle injure ,
Et notre propre sang en va payer l'usure.

J U D A.

Malheureux ! Connoissez la main qui nous poursuit.
De nos cruels Complots nous recueillons le fruit.
Dieu nous trouve partout , tôt ou tard sa Justice ,
Atteint les Criminels qu'il faut qu'elle punisse ;
Et les crimes cachez dans le fonds des Deserts ,
Ne peuvent éviter ses yeux toujours ouverts.

R U B E N.

Moi , qui de vos forfaits ne me sens point coupable ;
Avec les Criminels sa vengeance m'accable ;

D ij

Ou plutôt, il est vrai, je l'ai trop mérité ;
 Puisqu'à vos attentats j'ai si mal résisté.
 Je vous exhortois bien d'épargner l'innocence ;
 Mais, Ciel ! je fus trop foible à prendre sa défense.

S I M E O N.

D'une fureur jalouse, un soudain mouvement ;
 Devoit-il recevoir un si long châtiment ?

J U D A.

Que devient Benjamin ? Que deviendra mon Pere ?
 Nous avons dans les fers amené notre frere !
 Oui, si Jacob le perd, il va mourir, hélas !
 Et Jacob meurt aussi, si nous ne partons pas.
 Quand nous l'avons quitté, nos Familles mourantes
 Eprouvoient de la faim, les cruautés pressantes ;
 Nos Femmes, nos Enfans, Jacob. tout va périr,
 Si le Ciel apaisé ne veut les secourir !

S I M E O N.

Il faut braver ici le coup qui nous menace ;
 Mourons.

R U B E N.

Dieu d'Israël, qui vois notre disgrâce,
 Bien que ces châtimens, grand Dieu ! soient mérités ;
 Que notre repentir rappelle tes Bontés.

J U D A.

Cherchons Sophoneas ; que notre voix l'implore.
 S'il nous étoit permis de l'approcher encore ;
 Hélas ! si nous pouvions à ses pieds nous jeter,

S'il daignoit un moment encor nous écouter ?
Après avoir paru pour nous si favorable ,
A-t'il pris pour jamais un cœur inexorable ?
Allons , pour le fléchir , faire un dernier effort ;
Qu'il nous accorde , enfin , Benjamin ou la mort.

Fin du quatrième Acte.



ACTE CINQUIEME.

SCENE PREMIERE.

RUBEN, SIMEON, JUDA.

RUBEN.

MALHEUREUX Benjamin ! Sophoneas s'abuse ;
S'il croit que nous partions lorsqu'il nous le refuse.
Sans cesse par nos cris nous le demanderons.
Jusqu'au dernier soupir. Il est inaccessible ,
Ce Tyran ! il ordonne un départ impossible !

SIMEON.

C'en est fait , au retour il ne faut plus penser.

RUBEN.

Mes Freres , notre cœur n'a point à balancer.

JUDA.

Quoi , nous verrions encore un pere inconsolable ,
Rappeller de Joseph la perte lamentable.

Rachel , nous diroit-il au déclin de mes ans ,

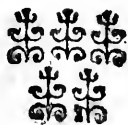
D. iij

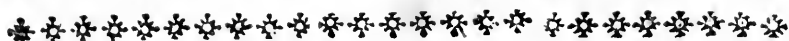
» Mon aimable Rachel m'a donné deux Enfans ,
 » Vous m'avez rapporté de sanglans témoignages ,
 » Qu'un d'eux fut dévoré par les Bêtes sauvages ;
 » Et l'autre qu'en vos mains j'ai remis malgré moi ,
 » Ce gage précieux commis à votre foi ,
 » Périt . . . J'éviterai ses plaintes douloureuses ;
 Les plus cruelles morts pour moi sont moins affreuses ,
 En pleurant Benjamin , qui nous regrette aussi.
 Nous suivrons tous Joseph qui vint mourir ici.

Egypte , ton seul nom me confond & m'étonne !
 Ce souvenir me glace , & l'honneur m'environne !
 C'est là que dans les fers Joseph est expiré :
 Pour venir en Egypte , hélas ! il fut livré ;
 C'est aussi le lieu même , ô Ciel ! où ta Justice ,
 Résout que nous venions chercher notre supplice ;
 Nous irritons ici les yeux de l'Eternel.
 Par nous Joseph est mort , ainsi qu'un autre Abel ;
 Il éprouva des siens la jalouse furie ,
 Et de son sang , hélas ! j'entens la voix qui crie !

S I M E O N.

Que Joseph est heureux ! s'il a fini ses jours :
 Des plus cruels ennuis la mort tranche le cours ;
 S'il vit , s'il voit encor l'Astre qui nous éclaire ,
 Lorsque du Ciel sur nous il arme la colere ,
 Et que tant de malheurs le vangent aujourd'hui ,
 En quelque état qu'il soit quelle gloire pour lui ?
 Mais le voilà , celui qui punit notre crime.
 Quelle severité dans ses regards s'exprime !





SCENE II.

JOSEPH, RUBEN, SIMEON, JUDA,

THIAMIS, HELY, &c.

JOSEPH.

Quoi ! vous ne partez pas ?

RUBEN.

Que nous ordonnez-vous ?

Partir sans Benjamin, Seigneur, le pouvons-nous ?

Daignez nous écouter, que la pitié vous touche ;

La pure vérité parle par notre bouche ;

A nos gémissemens laissez-vous émouvoir,

Et vous-même voyez quel est notre devoir.

Sans vouloir d'un coupable obstiner la défense ;

Nous avouons, Seigneur, qu'il a fait une offense,

Que ne peut trop punir votre severité ;

Mais laissez seulement agir votre bonté.

Quand la Justice a droit de perdre un misérable,

Suivez, pour le sauver, la pitié secourable

Vous faites tant de biens, Seigneur, vous soulagez,

Les Mortels languissans, les Peuples affligez ;

Mais vous couronnerez vos vertus adorables,

Si vous sçavez encor pardonner aux coupables.

JUDA.

Votre main bien-faisante a daigné me nourrir ;

Vous nous avez, Seigneur, empêché de mourir ;

Vos premières faveurs des autres sont un gage.

D III.

Daignez , hélas ! daignez conserver votre ouvrage ;
De vos dons précieux soyez ici jaloux ;
Et que plus d'une fois nous respirions par vous ,
Objets infortunez d'une si noble envie ,
Qu'un genereux pardon nous donne encor la vie .

Dans l'accusation de ce crime odieux ,
Nous voyons éclater la vengeance des Cieux ;
Je l'avouerai , Seigneur , ce que l'on nous impute ,
Vient d'un ordre d'en-haut qui sur nous s'exécute ;
Et pour un crime faux un juste jugement ,
Sur de vrais criminels porte le châtiment ,
Nous tous , hors Benjamin , méritons le supplice ;
Lui seul est innocent , que lui seul vous fléchisse .

Si l'ennui dont Jacob est encor pénétré ,
Pour la mort de Joseph si tendrement pleuré ,
Ne nous avoit appris quelle atteinte mortelle ,
Lui fera ressentir cette perte nouvelle ,
Soumis à votre Loy ; respectant vos Arrêts ,
Nous mourrions sans former ni plaintes ni regrets ,
Ah ! Seigneur , si le Ciel , qui vous rend tout prospère ,
A conservé les jours de votre auguste Pere ,
S'il jouit de la gloire & du plaisir si doux ,
De donner à l'Egypte un Maître tel que vous ,
S'il voit en vous l'objet de sa digne tendresse ,
Et l'admirable appui d'une heureuse vieillesse ;
C'est en son nom, Seigneur, que nous vous implorons ;
C'est par son nom sacré que nous vous conjurons .
De rendre au vieux Jacob Benjamin qu'il appelle .
Accordez cette grace à l'amour paternelle ;
Et que Dieu , qui lui-même est Pere des Humains ,
Verse toujours sur vous ses Dons à pleines mains .
Rendez-nous Benjamin . Ou si votre justice
Pour son crime apparent ordonne son supplice ,
S'il doit mourir , changez de Victime aujourd'hui ,
J'irai sur l'échaffaut , & je mourrai pour lui .

Si par une autre peine , à son crime ordonnée ,
 Vous destinez aux fers sa vie infortunée ,
 Permettez que pour lui j'ose me présenter ,
 Et vous offre une main plus propre à les porter.
 Nourri dans les travaux , mon zèle infatigable ,
 Seigneur , de vous servir me rendra plus capable.
 Si de vos châtimens je puis le garantir ,
 Pour moi ce joug pesant se fera peu sentir.
 Chaîne , prison , trépas , quelque sort que j'obtienne ,
 S'il retourne à Jacob. . . .

J O S E P H

Que Benjamin revienne.
 Ah ! par ces tendres pleurs mon cœur est déchiré !
 De joye & de douleur je me sens pénétré !
 Qu'on me laisse avec eux.

S C E N E I I I.

JOSEPH , BENJAMIN , RUBEN , SIMEON ,
 J U D A , &c.

J O S E P H.

Levez-vous. Ah ! mes Freres ;
 C'en est trop. Je le voi , vos larmes sont sinceres.
 Je suis Joseph. C'est moi. Votre cœur prévenu ,
 Sous un nom étranger ne m'a point reconnu.
 Benjamin !

J O S E P H ,

B E N J A M I N .

Vous !

R U B E N .

Joseph !

J U D A .

O Ciel !

J O S E P H .

Chassez la crainte ,

Dont je vois à mon nom que votre ame est atteinte ,
 Mes Freres , approchez , venez , sechons nos pleurs ;
 Ce grand jour pour jamais doit finir nos douleurs.
 Approchez sans frayeur ; embrassez votre Frere ;
 Il n'est plus un sujet de haine & de colere.
 Notre Pere est vivant ; mes Freres , je vous voi !
 O Ciel ! que de bontez tu prodigues pour moi !
 Dans ces embrassemens tout-pleins de confiance ,
 Loüons & bénissons la sainte Providence.

B E N J A M I N .

Seigneur !

S I M E O N .

Joseph !

R U B E N .

Mon Frere !

J U D A .

En quel étonnement !

J O S E P H .

Aimez-moi. Pardonnez ce long déguisement.
 La maniere cruelle , ouï , je vous le confesse ,
 Dont vous aviez traité ma timide jeunesse ,

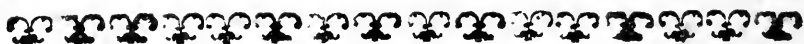
Sembloit à mon Esprit un signe trop certain ,
 Que vous aviez le cœur insensible inhumain ;
 Dès le moment qu'ici vous vîntes à paroître ,
 J'ai voulu l'éprouver , j'ai voulu vous connoître ;
 J'ai feint de la rigueur , j'ai forcé ma pitié.
 Enfin pour Benjamin je vois votre amitié ;
 Je ne vois plus en vous de haine ni de crime ,
 Le devoir vous conduit , la vertu vous anime ;
 Et lorsque j'ai pour vous changé de sentiment ,
 Ainsi que je vous aime , aimez-moi tendrement.

Ne vous reprochez plus mon Exil que j'oublie ;
 L'Ordonnance du Ciel par là s'est accomplie ;
 Pour préparer les Biens qui vous sont accordez ,
 En cet heureux Climat je vous ai précédé ;
 C'est Dieu qui m'envoyoit , c'est lui dont la puissance
 A mis ce grand Etat sous mon obéissance.
 Allez dire à Jacob que le Ciel m'a sauvé.
 Qu'il vienne voir la gloire où je suis élevé.
 Durant cinq ans entiers l'effroyable Famine
 Doit désoler encor la triste Palestine ;
 Et l'on vous ouvre ici l'azile fortuné ,
 Qui loin de tous ces Maux vous étoit destiné.

R U B E N.

O bonheur incroyable ! O douceurs infinies !
 Ainsi par vos bontez nos fautes sont punies !
 Mon Frere ! j'ose à peine ufer d'un nom si doux ,
 Surpris , charmé , confus , je répondrai pour tous ;
 Nous allons reverer , aimer dans notre Frere ,
 Notre Roy , notre Maître & notre second Pere.
 Vous reverrez Jacob. Il nous suivra. J'y cours ;
 Et ce recit heureux va ranimer ses jours.





S C E N E I V.

AZANETH, JOSEPH, SES FRERES.

A Z A N E T H.

Seigneur, je vous apporte un grand sujet de joye.

J O S E P H.

Ah! venez, que la mienne à vos yeux se déploye.
 Madame, vous voyez mes Freres devant vous.

A Z A N E T H.

L'Egypte, grace au Ciel, leur offre un fort bien doux.
 J'ai vû le Roy, Seigneur; il étoit chez la Reine;
 Et pour votre Famille il a sçu votre peine.
 Je nepouvois ch oisir un moment plus heureux;
 Pharaon est ravi de répondre à vos vœux;
 Vous êtes absolu sur lui, sur son Empire;
 Avec tous vos desirs sa volonté conspire.
 J'accours pour vous l'apprendre; & j'ai lieu de penser
 Qu'il va venir lui-même ici vous l'annoncer.

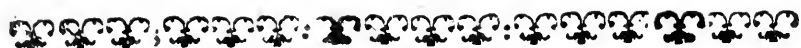
J O S E P H.

Il faut le prévenir, Madame, allons lui rendre...

A Z A N E T H.

Il entre. Et ses bontez ont voulu vous surprendre.





S C E N E V.

PHARAON, AZANET, JOSEPH;
SES FRERES; GARDES.

P H A R A O N.

Mille nouveaux honneurs seront encor témoins
Du bonheur dont je suis redevable à tes soins.
O Toi , qui détournant l'effroyable Famine ,
De tout ce grand Empire empêches la ruine ,
Me conserves mon Peuple , & fais que je suis Roy ;
Quels Eloges , quels prix seront dignes de Toy !
L'Egypte , dont tu fais la gloire & les délices ,
Marque déjà ta place entre ses Dieux propices
D'un cœur impatient , je viens te reprocher
Les secrettes douleurs que tu voulois cacher.
Appellons ce cher Pere , objet de tes tendresses ;
Que des Chars diligens lui portent nos richesses.

J O S E P H.

Mes Freres à vos pieds osent se présenter ;
Pour fidelles Sujets daignez les accepter ,
On a vanté leurs Mœurs & leur noble origine.
Leur cœur à vous servir avec moi se destine.

P H A R A O N.

Oùi, ton Pere & les siens pourront vivre à ma Cour ;
Ou dans tous mes Etats se choisir un séjour ;
J'abandonne à ton choix nos plus belles Contrées.



A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Joseph*, & j'ai crû que l'impression en seroit aussi agréable au Public, que la représentation l'a été. Fait à Paris ce dixième Janvier 1710.

Signé FONTENELLE.



A U T R E A P P R O B A T I O N.

J'AY lû par l'ordre de Monseigneur le Chancelier, *Joseph*, *Tragedie*, Par M. l'Abbé Genest, & j'ai joint avec plaisir mon Approbation à la précédente. A Paris, ce vingt-neuf Septembre 1742.

Signé SIMON.



La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

--	--	--



a39003



009588137b

